

JOURNAL DES DEMOISELLES.

Instruction.

Des Repas au Moyen Âge.

Le mot *banquet* vient des *bancs* sur lesquels s'asseyaient les convives d'un festin ; mais dans les repas domestiques on se servait seulement d'escabeaux de bois. La table était, comme aujourd'hui, couverte d'une nappe. Henri III voulut qu'à sa table cette nappe fût plissée avec art, comme les fraises qu'on portait alors au cou, et qu'elle offrit des dessins agréables aux yeux. A l'usage de la nappe se rattache une coutume de l'ancienne chevalerie. Quand on voulait faire affront à quelqu'un, on lui envoyait un héraut d'armes couper la nappe devant lui et mettre son pain à l'envers ; cela s'appelait *trancher la nappe* et se pratiquait surtout à l'égard de ceux qui avaient commis quelque bassesse ou quelque lâcheté.

En 1390, Charles VI étant à table un jour de l'Épiphanie avec plusieurs convives illustres, un héraut d'armes vint, par ses ordres, trancher la nappe devant l'un d'eux, qui était Guillaume de Hainaut, comte d'Ostrevant, en lui disant : qu'un

prince qui ne portait pas d'armes n'était pas digne de manger à la table des rois. Et comme Guillaume, surpris, répondait qu'il portait le heaume, la lance et l'écu ainsi que les autres chevaliers : « Non, Sire, cela ne se peut, interrompit le plus âgé des hérauts d'armes : vous savez que votre grand-oncle a été tué par les Frisons, et jusqu'à ce jour sa mort est restée impunie. Si vous possédiez des armes, il y a longtemps qu'elle serait vengée. » Cette leçon terrible eut tout l'effet qu'on pouvait en attendre ; le comte ne prit de repos que lorsqu'il eut réparé son honneur en vengeant son grand-oncle.

Les vases employés pour servir l'eau et le vin s'appelaient, suivant leur forme et leur capacité : *pots, aiguières, hydres, barils, estamoies, justes, pintes, quartes*. Le *hanap* était une coupe en forme de calice, montée sur un pied élevé. Un autre vase, bizarre par sa forme, était celui qu'on appelait *nef* ; il avait la forme d'un navire et contenait : la salière, la serviette, le couteau, enfin tout le service. La *nef* ne convenait qu'aux souverains et aux très-grands seigneurs. Dans l'inventaire de Charles V, on comptait vingt et une nefs d'argent, dont la plus grande pesait 70 marcs.

La vaisselle, selon le rang ou la fortune des personnes, était en or ou en argent :

on l'étaït ordinairement sur le haut d'un buffet, appelé *dressoir*. Ce luxe fut porté à un tel point sous la troisième race, que Philippe le Bel défendit par une ordonnance, à ceux de ses sujets qui ne possédaient pas 6,000 livres tournois, *d'avoir vase de d'or ou d'argent pour boire ne pour mengier*. Charles le Bel se contenta d'interdire toute pièce qui pèserait plus d'un marc. Mais les ordonnances eurent apparemment peu de succès, car, au quatorzième siècle, Froissard nous cite un écuyer gascon qui se faisait suivre en voyage d'une vaisselle d'or et d'argent avec laquelle lui et ses gens étaient servis.

En 1457, le comte de Foix donna à Tours, aux ambassadeurs de Stanislas d'Autriche, un banquet célèbre dont la description se trouve dans quelques chroniques du temps. Il y eut à ce repas douze tables de sept services chacune; et pour chaque service, à chaque table, cent quarante plats d'argent. Quelle immense quantité de vaisselle devait posséder ce prince !

Le luxe des mets égalait celui des ustensiles. Philippe le Bel voulant le réprimer, défendit à tout sujet de se faire servir, pour un repas ordinaire, plus d'un *mets* et d'un *entremets*; et pour les grands repas, plus de trente-deux mets, avec un potage au fard. Charles IX et Louis XIII rendirent aussi, sur le même objet, des ordonnances qui ne furent pas plus suivies que les précédentes.

Les heures des repas sont peut-être ce qui a subi le plus de variations. Jusqu'au commencement du seizième siècle, on dînait à dix heures et l'on soupait à quatre; et dans les beaux jours les gens aisés profitaient du reste de la soirée pour aller faire une courte promenade; peu après, on retarda jusqu'à onze heures le moment du dîner. Dans le dix-septième siècle, on soupait à sept heures, et le dîner fut reculé d'une heure encore; enfin dans le dix-huitième, la coutume de se mettre à table à une heure était généralement établie.

Chez les princes et chez les grands seigneurs, le moment du repas s'annonçait au son du cor. C'est ce qu'on appelait *corner l'eau*, parce qu'avant de s'asseoir à table on se lavait les mains.

Tout gentilhomme n'avait pas le droit de faire corner l'eau; c'était un honneur qui n'appartenait qu'aux personnes de distinction.

Aux repas des grands seigneurs, on se lavait les mains avec de l'eau aromatisée, et surtout de l'eau de rose. Cette eau était présentée par un page, dans une aiguière d'or ou d'argent. Après le repas, on se lavait les mains une seconde fois.

Au temps de la chevalerie, la galanterie avait imaginé de placer à table les convives par couple, homme et femme; l'habileté du maître et de la maîtresse de la maison consistait à savoir arranger chaque couple de manière à ce que tout le monde fût content. Les deux personnes qui étaient placées ensemble n'avaient à elles deux qu'une même assiette et qu'une même coupe: c'est ce qu'on appelait *manger à la même écuelle*.

Quand un souverain voulait honorer quelqu'un, après avoir bu il lui faisait passer sa coupe avec le reste de la liqueur qu'elle contenait. C'était là une haute faveur.

Dans les grands festins, les santés se portaient quelquefois au son des instruments. Quand on buvait à une personne, la politesse voulait que celle-ci en fit raison sur-le-champ: c'est ce qu'en vieux langage on appelait *pléger*. Les grands seigneurs et les princes, lorsqu'ils mangeaient avec leurs inférieurs, leur permettaient quelquefois le *plégement*. On lit à ce sujet une anecdote sur l'infortunée Marie Stuart: « Condamnée à l'échafaud, la veille de sa mort, sur la fin du repas, elle but à tous ses gens, leur commandant de la *pléger*. A quoi obéissant, ils se mirent à genoux, et mêlant leurs larmes avec leur vin, burent ainsi à leur maîtresse. »

Mlle NANCY THOMAS.

Revue Littéraire.

La Revue nouvelle, t. I, chez A. Franck, successeur de Brockhaus et Avenarius, 69, rue Richelieu, et au bureau de *la Revue nouvelle*, rue de Choiseul, n. 3.

LES STEPPES DE HONGRIE.

« Le voyageur qui passe la frontière d'Autriche pour entrer par terre en Hongrie ne trouve pas, de prime abord, la ligne de démarcation qui sépare ces deux pays, si différents d'idées, de mœurs, de races, de langages. Bien que gouvernée par le même souverain, à l'ouest, la Hongrie a un reflet allemand assez prononcé; des paysans amenés de la Souabe ont été implantés là pour combler les vides faits par les guerres des Turcs; peut-être aussi, dans la pensée des empereurs, ces hommes devaient-ils à la longue germaniser le pays. Mais ce dernier but n'a pas été atteint : la race hongroise est douée d'une prodigieuse énergie, et les colons allemands subissent de plus en plus son influence au lieu de lui imposer la leur.

Il peut sembler étrange parmi nous que tous les villages de Hongrie ne soient pas proprement des villages hongrois. Mais il faut se souvenir que les différentes nations qui tour à tour ont dominé cette contrée, ne s'y sont pas fondues. La Hongrie, qui porte le nom des derniers conquérants, est également habitée par des Valaques, par des Slaves et par diverses peuplades peu nombreuses. Chaque race a grandi sur son propre sol en conservant à un haut degré le sentiment national; si bien que cet état de choses, qui subsiste depuis dix mille ans, semble ne dater que d'hier.

Le Danube coule entre deux rives hongroises, à partir de Presbourg; mais déjà avant cette ville la rive gauche appartient à la Hongrie; aussi, dès que le bateau à vapeur l'atteint, dès qu'on aperçoit les ruines

du château de Déven, lequel marquait au moyen âge les limites des deux états, on abaisse le pavillon autrichien et l'on hisse le drapeau hongrois vert, blanc et rouge, en sorte que le bâtiment aborde à Presbourg paré des couleurs nationales. Cette manœuvre, que les gens de l'équipage ne manquent jamais d'exécuter, vous rappelle que le royaume de Hongrie forme dans la monarchie autrichienne un état à part. Du onzième au seizième siècle, il fut l'un des plus puissants de l'Europe et compta souvent parmi les alliés de la France. Un jour, les Hongrois appelèrent au trône les princes de la maison d'Autriche; dès lors leur grandeur s'évanouit; mais ils n'en gardèrent pas moins leur nationalité. Ce pays, qui s'était donné volontairement aux empereurs, conserva sa langue, ses lois et son administration, et le prince qui règne à Vienne en maître absolu, ne gouverne à Presbourg qu'avec le concours de la Diète; l'aigle à deux têtes est l'emblème fidèle de cette monarchie double.

Presbourg est la capitale de la Hongrie. Sur la rive du fleuve on voit le monticule qui sert au couronnement des rois de Hongrie. C'est un tertre peu élevé, avec une balustrade en pierre. Au sortir de l'église, le prince, à cheval, en uniforme de hussard, portant la couronne et le manteau de Saint-Etienne, s'élance sur la plate forme, et, pour indiquer qu'il défendra le royaume envers et contre tous, il frappe l'air de son sabre dans les quatre sens. Le roi Marie-Thérèse, qui sut si bien captiver les Hongrois, franchit la colline royale au galop, l'épée à la main, aux applaudissements enthousiastes des magnats qui l'escortaient.

Après Pesth commencent les *poustas*. Les Hongrois appellent ainsi les steppes situées au centre de leur pays; elles s'étendent dans une circonférence de près de deux cents lieues; la terre, généralement fertile, présente l'aspect d'une mer de blé qui ondule sous le vent; parfois sablonneuse, elle offre l'image du Désert; ou bien ce sont de

riches prairies et des chevaux qui paissent; pas de routes, seulement des traces de roues indiquent çà et là par où passent le plus de voitures; de loin en loin un puits: un simple trou en terre, une perche que l'on y fait descendre pour en tirer de l'eau, et un tronc creusé qui sert d'abreuvoir; souvent aussi un monticule, tombeau de quelque héros d'un autre âge; au ciel, des cigognes qui volent; et vers le soir brillent de tous côtés des feux allumés par des bergers ou des marchands en route.

Si cette solitude vous pèse, frappez du pied le sol, évoquez les souvenirs d'un âge héroïque, ils vous représenteront une innombrable armée de Turcs et de Tatars traversant tumultueusement les steppes et poussant devant elle, comme en 1526, deux cent mille captifs chargés de chaînes, ou bien assistez par la pensée à l'une de ces diètes bruyantes comme il s'en tenait sur la plaine de Rukos, qui s'étend aux abords de Pesth, et où des milliers d'hommes à cheval délibéraient sur les affaires du pays. Souvent le choc des armes, le hennissement des chevaux enivraient cette foule, et les discussions aboutissaient à de sanglantes batailles. Si quelque expédition était résolue, on partait sur-le-champ, et le nuage de poussière qui enveloppait l'armée délibérante ne s'était pas dissipé que déjà l'armée avait disparu.

C'est dans les Poustas qu'habitent les vrais fils des compagnons d'Arpad; ils n'ont pas changé depuis dix siècles: les voilà tels qu'étaient leurs pères avec la longue moustache et la botte armée de l'éperon. Reconnaissez-vous le paisible laboureur dans cet homme au mâle visage, à l'allure décidée? Le Hongrois est resté soldat sur le sol qu'il a conquis; ses chevaux paissent près de lui, se reposant après les travaux de la journée comme autrefois après la bataille. L'aspect seul d'un village indique l'origine de ceux qui l'habitent; on sent que c'est un peuple nomade qui s'est fixé là: une longue et large rue, formée d'une file de maisons

bâties de côté, séparées par un espace égal et qui, présentant de profil leurs toits uniformément élevés, donnent au village la physionomie d'un camp. Il semble qu'au premier signal ces tentes vont être pliées, et que la bande montera à cheval pour aller chercher plus avant la terre où elle campera demain. Au centre du village s'élève aujourd'hui l'église; à cette place était autrefois dressée la tente du chef. C'est en vain que vous chercheriez l'ombre; il semble que les Hongrois aient apporté de l'Asie cette haine héréditaire des Orientaux pour les arbres. Le cimetière est placé à l'entrée du village; il est sans barrière ni enceinte, les tombes sont surmontées de poteaux inclinés, et les morts ont le visage tourné vers l'Orient.

Les villages hongrois ne sont que les lieux de halte où s'arrêtèrent au moment de la conquête les divers détachements de l'armée envahissante. Si l'on excepte Bude, la capitale de la noblesse, toutes ces agglomérations de dix, vingt et trente mille hommes que l'on rencontre sur le territoire des Hongrois, ne sont à vrai dire que des villages; ils consistent en larges rues sablées où cent chevaux galopent à l'aise; seulement les rues sont multipliées.

Les paysans (*magyars*), selon l'expression hongroise, portent une chemise à manches flottantes, qui s'arrête au bas de la poitrine, et en se soulevant, laisse voir le dos hâlé par le soleil. A partir des reins ils ont un large pantalon de toile appelé *gagya*, en dessous duquel sort la botte. Le *gagya* est assujéti autour de la taille par une courroie ou un mouchoir, de telle façon que le ventre s'efface et la poitrine ressort fortement bombée. Ils se jettent sur l'épaule une *bunda*, pelisse de peaux de moutons. Leur tête est couverte d'un bonnet noir en forme de shako, ou d'un chapeau à larges bords comme en ont nos montagnards de l'Auvergne; les paysans riches et les petits gentilshommes portent par-dessus la *gagya* une culotte de drap galonné

qui entre dans des bottes à la hussarde ; ils endossent le dolman et portent aussi la pelisse. De ce costume on a fait l'élégant uniforme des hussards : la courroie s'est changée en une riche ceinture et la *bunda* s'est transformée en pelisse brodée d'or.

S'il faut en croire les historiens, les magyars portaient dans l'origine les cheveux nattés et ornés de bandelettes ; l'habitude sarmate de se raser la tête fut introduite par les rois polonais et cessa avec la domination autrichienne ; alors les Hongrois tressèrent de nouveau leurs cheveux et les firent pendre en longues nattes, coutume que les hussards, appelés en France par Louis XIV, conservèrent encore quand elle avait presque disparu en Hongrie. Aujourd'hui les uns ont les cheveux coupés en rond sur le cou, d'autres les laissent flotter sur les épaules.

Les femmes sont chaussées comme les hommes, de bottes noires ou rouges. Elles portent une courte jupe, un corsage de couleur, et, dans l'hiver, une pelisse de peaux de moutons ; leurs cheveux, qui forment une seule natte tombant sur le dos lorsqu'elles sont jeunes filles, se réunissent sur le sommet de la tête quand elles sont mariées.

Le paysan magyar exerce chez lui une autorité non contestée. Sa chaumière et l'espace qui l'entoure constituent ce qu'il nomme fièrement « *mon bien*, » l'enclos eût-il dix pieds. Il appelle sa femme et ses enfants « *mes gens*. » De son côté, la femme dit en parlant de lui, « *mon seigneur*, » et ne le tutoie jamais.

La maison du paysan magyar est blanche à certaines époques de l'année. Suivant la coutume orientale, il est rare qu'une petite fenêtre soit percée sur la rue. Les sièges sont de bois et fort étroits. Les enfants, trois au plus, déjà bottés et éperonnés, jouent près du foyer. Le Hongrois ne trouve pas digne de lui de remplir sa maison de marionnettes.

A quatre ans, l'enfant est placé sur un cheval ; il se cramponne de ses petites mains à la crinière de l'animal, et dès qu'il se sent bien assis, il n'hésite pas à l'exciter de la voix. Le jour où il galope sans tomber, son père lui dit gravement : *Ember vagy*, « tu es un homme. » Le sentiment de noble orgueil qui aimait ses aïeux existe encore ; le mot honneur « *betsület* » revient souvent dans ses discours ; tout ce qu'il fait est *betsületes* « digne d'un homme d'honneur. » Lorsqu'il vient de vous mener au galop pendant tout un relais, il dételle ses chevaux, se découvre, et, vous adressant la parole dans sa langue figurée, vous souhaite bon voyage. Il faut le rappeler pour lui donner son pourboire, et, si peu que vous lui donniez, il ne réclamera pas... cela ne serait pas *betsületes*. Le soir, quand il a fini sa journée, il fume devant sa porte en caressant sa moustache.

S'il est le maître au logis, il n'en traite pas moins avec bonté ceux qu'il appelle *ses gens* ; il est doux comme tous les forts. Il ne maltraite jamais sa femme, jamais il ne l'astreint à des travaux pénibles, elle sait qu'elle a en lui un appui, un protecteur ; elle en reçoit les noms les plus tendres « *ma rose*, *mon étoile*. » La langue magyare, pleine de métaphores comme toutes les langues de l'Asie, contient une foule d'expressions de ce genre ; elle renferme, en outre, une quantité de formules polies que l'on adresse aux voisins, aux amis, aux hôtes. Si vous vous arrêtez dans quelque village, vous verrez un des habitants, celui devant la maison duquel vous stationnez, s'avancer vers vous, ôter son chapeau et vous offrir l'hospitalité. Quand vous le quitterez, il vous adressera, pour vous remercier, un discours où il appellera sur vous les bénédictions du ciel : tout cela avec une aisance prodigieuse, et cette dignité qui n'appartient qu'aux Orientaux.

Le magyar est volontiers soldat, car il obéit à ses instincts belliqueux ; intrépide sous le feu, comme le Français il est meil-

leur pour l'attaque que pour la défense. C'est à cheval qu'il préfère combattre « *lora termelt a magyar.* » Le Hongrois est né à cheval, dit un de leurs proverbes. En effet, les gens de cette nation passent leur vie à cheval, et ils croient qu'un homme n'est pas un homme s'il n'est cavalier. Les chevaux de race tatare sont petits et maigres; ils semblent n'avoir que le souffle et courent avec une rapidité incroyable sans fer, souvent sans mors, sans autres harnais qu'une corde qui fait le tour de leur poitrail; ils frappent impatiemment le sol de leurs sabots, et dès que le cavalier hongrois a fait entendre le mot *né!* ils partent levant la tête et agitant les oreilles chaque fois qu'il leur parle; rarement il les frappe et se contente de décrire un cercle avec son fouet, au dessus de leur tête.

Les troupeaux de chevaux qui peuplent les steppes, vivent constamment au grand air; ils sont sous la garde des *Tsikôs*, c'est-à-dire des plus hardis cavaliers. L'animal reste plusieurs années à demi-sauvage jusqu'à ce que le jour où il doit être dompté soit venu. Un matin, le *Tsikôs* se dit qu'il dressera tel cheval qu'il aperçoit: il s'approche de lui en parlant et en lui montrant une main prête à le caresser. L'animal tourne vers l'homme un regard oblique, sa longue crinière est hérissée de ronces enlevées aux prairies; ses naseaux s'enflent dès qu'il sent une main se poser sur son

cou; il est inquiet comme s'il s'attendait à un danger, il va fuir... mais le *Tsikôs* a enfoncé son bonnet; il a serré les dents en avançant la mâchoire inférieure de façon à faire relever sa pipe, et il se trouve sur le cheval au moment où celui-ci croit s'échapper. Alors commence entre le cavalier et l'animal une lutte terrible. Éperdu, consterné, le cheval fait des efforts désespérés pour se délivrer de son fardeau: il se cabre, il se dresse, il fait des bonds de tigre... C'est en vain, le *Tsikôs* lance périodiquement de magnifiques bouffées de tabac, attendant qu'il plaise à sa monture d'en finir. L'animal se jette à terre, mais au moment où il se baisse, le cavalier écarte les jambes, se retrouve daplomb sur le sol, et le cheval en se relevant le porte encore. Enfin il part comme le vent; il veut fuir ce poids incommode, et il emploie le reste de ses forces à courir. C'est ce que le *Tsikôs* attendait. Il regarde le soleil, observe la direction que prend sa monture à travers la steppe nue et se laisse emporter. Quand le cheval est rendu, il tombe; alors le cavalier lui passe le mors qu'il tenait au bras, le laisse reprendre quelque force et le ramène dompté.

Ces pages intéressantes sont extraites d'un voyage en Transylvanie, par M. Auguste de Gerando.

A. D. L. P.

Littérature Étrangère.

LA FARFALLA SULLA ROSA.

FAVOLA.

Farfaletta dorata

Sulla rosa cedeo,

E superba dicea:

Per me la rosa è nata.

E le fresche cimette

E spiegava le alette,

Del fior giva scotendo;

LE PAPILLON SUR LA ROSE.

FABLE.

Un petit papillon doré se posa sur une rose; et, superbe, il disait en étalant ses petites ailes: La rose est née pour moi.

Il secouait en tournoyant les cimes délicates et fraîches de la fleur, et folâtrant et batifolant,

E scherzando, e girjendo,
Ripetea baldanzosa :
Nata è per me la rosa.

Or mentre qual reïna
Sta su quel trono, e parla,
Giovane contadina
S'invoglia di predarla ;
La man furtiva stende,
Entro il pugno la prende,
Le pinte ali le toglie.

*Non ti fidar se in fiora
Tuoi di sorte pomposa ;
Pensa che sei tu ancora
Farfalla sulla rosa.*

L'abbate DEGIORGI-BERTOLA.

Sainte Adélaïde.

LÉGENDE.

I.

Il était minuit. De sombres nuages couvraient la voûte des cieux. Le lac Benacus se déroulait triste et silencieux sous une atmosphère orageuse, au milieu de l'obscurité. La campagne était déserte et mélancolique. Les collines du Véronnais semblaient, près des hautes montagnes du Tyrol qui les dominaient, autant de spectres agenouillés devant de noirs fantômes aux proportions colossales. Toute la nature paraissait en proie à un morne abattement : on eût dit que, douée de vie, elle ressentait les effets de l'électricité dont l'air était chargé. De temps en temps un éclair sillonnait l'espace, puis le tonnerre éclatant avec fureur interrompait le bruit monotone et sinistre du vent qui sifflait sans relâche dans les forêts. C'était une de ces scènes effrayantes que l'homme ne peut contempler sans s'humilier devant la puissance de Dieu.

Un noir château se dressait majestueusement sur le bord droit du lac, qui, agité par la tempête, semblait vouloir en ébranler les fondements. C'était le château de

il répétait avec orgueil : La rose est née pour moi.

Or, pendant que ce roi trônait et parlait ainsi, il prend fantaisie à une jeune villageoise de s'en emparer : elle avance une main furtive, le saisit entre les doigts, lui ôte ses ailes diaprées et cueille la rose.

*Si le destin propice couvre de fleurs tes jours,
ne t'y fie pas ; songe que toi aussi tu es le papillon sur la rose.*

M^{me} ELLISA VAN-TENAG.

Garda, appartenant au roi d'Italie, Bérenger II. Sa façade, du côté de l'eau, flanquée de deux tours carrées et solides, ne présentait d'autres ouvertures que des canardières. L'ensemble de ce bâtiment représentait un carré parfait. Du côté de la campagne, une large allée de peupliers conduisait à l'entrée principale où un pont-levis se baissait sur un profond fossé, entourant le mur d'enceinte et recevant l'eau du lac. Un second fossé, muni d'un autre pont-levis en face du premier, courait autour du manoir à un demi-tir de flèche de la muraille extérieure. A droite, s'étendait le *Rajum* (1) sur une longueur de plusieurs milles, et à gauche, un immense jardin potager dont la riche végétation disparaissait au milieu des ténèbres.

Malgré la furie de l'orage, malgré la pluie qui tombait par torrents, un homme, enveloppé dans un vaste manteau, se tenait de puis plusieurs heures adossé à un arbre sur la rive gauche du lac, en face de ce manoir qu'il ne quittait pas un seul instant du regard. On eût dit une statue, tant son immobilité était complète. Insensible à cette

(1) Clos où les rois faisaient enfermer les bêtes fauves et le gibier pour la chasse.

lutte épouvantable qui se faisait autour de lui sur la terre, sur l'eau et dans l'espace, il attendait avec un calme héroïque. La nappe d'eau qui s'agitait devant lui n'avait pas une grande largeur, néanmoins le donjon lui apparaissait comme fort éloigné, et à peine perceptible à travers l'épais voile de pluie et d'obscurité qui l'en séparait. Rien ne trahissait la vie dans cette vaste maison royale de plaisance, aucun bruit ne s'en échappait, aucun rayon de lumière ne sortait ni des canardières, ni des *berticis* (1) dont les tours étaient garnies.

Et les ondes du lac se brisaient écumantes et furieuses contre le roc ; et l'aiglon se déchainait dans la plaine, et hurlait affreusement entre les montagnes ; et la foudre éclatait à de moins rares intervalles, et le tonnerre remplissait l'espace de ses notes saccadées et retentissantes ; et la pluie grossissait les torrents qui se répandaient impétueusement dans les champs couverts de ténèbres.

Mais l'homme au manteau, comme s'il eût été cloué à son arbre, ne donnait aucun signe de vie, ne manifestait, par le moindre mouvement, l'impatience qui le dévorait.

C'était la troisième nuit qu'il passait à la même place, dans la même immobilité, sans pouvoir rien découvrir de ce qu'il cherchait si avidement, sans pouvoir percer le mystère dont la révélation eût largement payé ses veilles et ses courageux efforts.

Il s'était passé longtemps sans qu'aucun changement fût survenu dans cette scène de désolation, lorsque l'homme au manteau tressaillit vivement. Son visage prit l'expression d'une anxiété insupportable, ses bras s'élevèrent suppliants vers le ciel et ses yeux se dilatèrent pour ne pas perdre de vue une faible lueur qui venait de se montrer dans la partie la plus haute du manoir. Cette lumière incertaine et vacil-

lante se dirigea rapidement vers la tour du nord, et, arrivée là, elle disparut pour reparaître à de courts intervalles aux canardières des étages inférieurs, jusqu'à ce qu'elle sembla s'engouffrer dans les profondeurs de la terre ou du lac.

Alors l'homme au manteau s'élança vers la berge, sauta dans un petit bateau amarré entre de hautes herbes qui le cachaient à tous les regards, et se mit à lutter avec ses deux rames contre la furie des vagues. Tantôt le vent menaçait d'emporter dans son tourbillon ce frêle navire, tantôt les ondes le poussaient avec violence vers les rochers ; mais l'intrépide rameur ne perdait point courage, et opposait la vigueur de son bras de fer aux efforts de la tempête. Pour atteindre la rive opposée, il aurait fallu appuyer tout doucement vers lui en se laissant aller au courant ; l'homme au manteau voulait aller vers le château en ligne droite ; c'était difficile, sinon impossible, et tout autre que lui eût désespéré de réussir, eût abandonné vingt fois une entreprise si dangereuse... Le motif qui le faisait agir devait être pur et saint, car il persévéra au péril de sa vie, et ne se confia dans ses forces que parce qu'il les tenait de Dieu et qu'il priait Dieu de toutes les forces de son âme. Enfin le ciel jeta sur lui un regard de miséricorde, et le faible bateau atteignit son but, malgré les obstacles insurmontables qui militaient contre lui.

L'homme au manteau se cramponna à un anneau de fer scellé au mur, et, concentrant toutes ses facultés dans son ouïe, il écouta comme on écoute dans un rêve.

II.

Or, la lumière qui, après avoir erré dans le manoir d'étage en étage, avait été engloutie par la terre, était portée par une femme, et cette femme descendit un escalier qui semblait conduire au fond d'un abîme, puis elle entra dans un cachot. Une haute taille, une vigueur musculaire et des artères saillantes qui semblaient appartenir à un ath-

(2) Parties saillantes d'où l'on lançait des flèches et d'où, à l'abri d'un mur épais, l'on se défendait sans courir aucun danger.

lète; des yeux gris, petits, fixes, scrutateurs; un front fuyant, constamment ridé; des joues excessivement pâles et maigres; un nez pincé à la naissance, s'élargissant et se recourbant vers les narines trop rapprochées d'une bouche bien faite, à dire vrai, mais sur laquelle errait constamment un sourire dédaigneux, ironique, cruel; un menton haut et large; un cou cambré mais trop long; des cheveux fins et abondants, mais rouges comme le feu: telle était cette femme. Elle portait une *subbana* (1) de *diarodus* (2) à larges manches, qui descendait jusqu'à ses genoux. Un capuchon de même étoffe couvrait sa tête. Des *carpiscules* (3) d'étoffe de soie lui servaient de chaussure. Des bagues d'un grand prix ornaient ses doigts.

Les murs du cachot étaient humides et enduits d'une couche de matières salines de lesquelles s'échappaient, ainsi que de la voûte, de larges gouttes d'eau qui, retombant sur le sol, en délayaient la terre et y formaient une boue épaisse et noire. Aucun meuble ne se voyait dans cette prison; il n'y avait qu'un peu de paille au fond d'un coin et une lampe suspendue à la voûte, car aucune ouverture ne laissait pénétrer un rayon de lumière dans cet affreux tombeau.

Une femme, vêtue de deuil, priait agenouillée au milieu de cette chambre lugubre. Sa beauté était si parfaite, si radieuse, qu'en vain la plume essayerait de la dépeindre. Toute l'Italie admirait naguère ses formes angéliques et bénissait cette douce créature qui répandait à pleines mains autour d'elle les bienfaits et les consolations. Elle était à peine âgée de vingt ans, et déjà le malheur avait mis à de bien rudes épreuves sa soumission aux volontés divines.

Fille de Rodolphe II, roi de Bourgogne, et de la reine Berthe, elle avait épousé quelques années auparavant Lothaire, fils de

Hugues, roi d'Italie. Hugues était un tyran, Bérenger, marquis d'Ivrée, réfugié avec sa femme Gisle à la cour de Germanie, s'était ménagé des intelligences dans la Péninsule, et y fit ensuite une descente à la tête d'un petit nombre de réfugiés et d'exilés que les mécontents du pays grossirent considérablement. Il avait convoqué les états généraux à Pavie, et y fut nommé lieutenant du royaume. Lothaire devait occuper le trône à la place de son père, destitué par la nation. Bérenger, sur le compte duquel les Italiens s'étaient étrangement trompés, avait un caractère barbare, jaloux, soupçonneux. Quoique Hugues eût retiré en Provence, il faisait ombre au lieutenant qui cherchait à usurper tout le pouvoir, au détriment du jeune roi. Bérenger le fit empoisonner. Voyant ensuite que le peuple prenait Lothaire en affection tant pour les vertus qui ornaient ce prince que pour celles de sa bonne et sainte épouse, il s'en défit par le même attentat qui l'avait débarrassé de Hugues. Lothaire mourut à Turin, le 22 novembre 950, et le 15 décembre de la même année, Bérenger se fit couronner, avec son fils Adalbert, roi d'Italie.

La malheureuse veuve de sa victime s'était retirée à Côme, où elle faisait l'édification et le bonheur de toute la ville. Elle partageait son temps entre les pauvres et Dieu, qu'elle priait avec ferveur de toucher le cœur de Bérenger et de lui pardonner le meurtre de Lothaire.

Cependant Bérenger, qui avait besoin de se rendre populaire à tout prix, jeta les yeux sur elle: il prétendit l'arracher à sa pieuse retraite, et lui faire épouser son fils Adalbert. Adélaïde écouta cette proposition infâme sans laisser éclater son indignation; mais elle refusa fermement de donner sa main à un homme qui n'était pas innocent de la mort de son mari. Le tyran renonçant alors à toute espèce de ménagements, la fit arrêter et incarcérer dans une tour du château de Garda. Ses vêtements de reine furent

(1) Espèce de blouse.

(2) Toile en soie couleur de rose.

(3) Escarpins.

changés en haillons, et de tout le personnel de sa maison, on ne lui laissa qu'une servante que la force ne put séparer d'elle.

Déjà depuis plusieurs mois Adélaïde gémissait dans ce cachot, déterminée à y périr plutôt que de commettre le crime qu'on exigeait d'elle, lorsqu'elle reçut la visite de la reine d'Italie, de cette femme impitoyable, qui, après avoir épuisé toutes les finesses de la ruse, n'avait pas rougi de descendre jusqu'à la violence, de maltraiter de ses propres mains une reine dont elle avait usurpé le trône.

A quelques pas d'Adélaïde se tenait, dans une attitude de découragement profond, une jeune fille. Les bras croisés sur la poitrine, le regard fixé sur sa maîtresse, la pauvre Emme cherchait vainement à étouffer ses sanglots. Mais quand elle vit entrer Gisla, cette femme cruelle qui avait tant fait souffrir la malheureuse Adélaïde, elle se redressa fièrement et alla se placer devant sa maîtresse pour la protéger.

Gisla sourit ironiquement, et, s'étant avancée vers sa prisonnière, elle lui dit :

« Adélaïde, je viens te demander si tu es disposée à m'obéir, et je viens te le demander pour la dernière fois. »

Il y avait un calme effrayant dans son accent, une affreuse menace dans l'expression de son visage.

Adélaïde ne parut ni surprise ni effrayée; elle lui répondit sans crainte et sans orgueil :

« Tu sais bien, Gisla, que j'aime Dieu, et que Dieu manderait cette union impie.

— Tu aimes Dieu, mais Dieu ne t'aime guère puisqu'il te laisse pourrir dans ce cachot ! » s'écria la reine en ricanant.

La prisonnière fit le signe de la croix et ne répondit point.

« Eh bien ! reprit Gisla au bout d'un instant, quand je reviendrai dans cette prison ce ne sera plus pour t'adresser une question salubre, mais pour te faire subir ma loi, ou... »

Elle n'acheva point, reprit sa lanterne

qu'elle avait posée à terre, et sortit du cachot dont elle referma la porte avec un soin minutieux.

III.

L'arrestation de la veuve de Lothaire, qu'on avait soigneusement cachée pendant quelque temps, s'était déjà ébruitée et produisait une profonde sensation dans toute l'Italie. Les barons, impatients de secouer le joug tyrannique qui tous les jours leur enlevait quelques-unes de leurs prérogatives, ne demandaient qu'un prétexte pour laisser éclater leur juste colère. Bérenger s'était chargé de leur fournir un grief terrible en attendant à la liberté de la sainte femme pour laquelle ils professaient une profonde vénération, et tous les grands du royaume se liguèrent et s'entendirent pour mettre un frein aux abus de pouvoir de ce despote. On organisa une conspiration bien ourdie, et Walpert de Médicis, archevêque de Milan, qui en était l'âme, entama des négociations avec Othon le Grand, roi de Germanie, dont les secours étaient indispensables aux conjurés.

Mais une difficulté insurmontable s'élevait entre les conspirateurs et le but qu'ils voulaient atteindre, celui de déposer le roi, même par la force, s'il le fallait. Ils savaient bien qu'Adélaïde avait disparu et qu'elle était prisonnière de Bérenger; mais ils ignoraient complètement le lieu où elle était écrouée, et ils ne pouvaient se dissimuler que, tant que la cruelle Gisla aurait en son pouvoir un otage si précieux, tous leurs efforts viendraient se briser contre les menaces de cette femme implacable.

Othon avait été touché des malheurs de l'Italie et surtout de ceux de la jeune et belle veuve de Lothaire, dont il appréciait les qualités éminentes; il était prêt à venir lui-même dans la Péninsule à la tête d'une nombreuse armée, et les barons italiens et lombards n'avaient qu'un mot à dire pour soulever tous leurs vassaux; mais déclarer la guerre à Bérenger c'était exposer les jours

d'Adélaïde, et ils aimaient mieux supporter encore les empiétements du tyran, dévorer en silence les insultes qu'ils recevaient sans cesse de lui. Cependant leur résignation ne rendait point la liberté à leur souveraine légitime, et la seule idée de voir cette sainte femme en proie à la rage barbare et universellement connue de Gisla, mettant le comble à leur indignation, leur inspirait un désir invincible de donner le signal de la guerre civile.

C'était sans cesse une terrible alternative entre le vœu unanime de délivrer Adélaïde et la crainte de causer sa mort. La veille, on se décidait pour la guerre civile, et le lendemain on sacrifiait à la sûreté de la veuve de Lothaire le désir de la vengeance.

Rien n'avait été épargné pour découvrir la prison de la reine; mais promesses, menaces, séductions, tout avait été inutile. Les courtisans qui auraient cédé à l'appât de l'or, les pages et les écuyers qui se seraient laissés vaincre par les promesses ou les menaces, étaient dans la même ignorance que les barons. Ceux-ci se décourageaient par instants, par instants aussi poussaient l'imprudence jusqu'à laisser lire dans leur pensée et à proférer hautement des paroles séditieuses.

Cet état de choses ne pouvait durer. La famille royale commençait à comprendre sa position, et elle voulait en sortir à son avantage. Les derniers mots que Gisla avait adressés à sa prisonnière ne laissaient aucun doute sur ses intentions.

Et l'infortunée princesse se trouvait livrée sans défense, sans espoir, à une si féroce ennemie! Il aurait fallu un miracle pour l'arracher au triste sort qui l'attendait!

Ce n'était pas pour elle-même que cette sainte femme regrettait son trône et ses richesses, elle ne pensait qu'aux malheureux dont elle soulageait jadis les douleurs, aux esclaves qui attendaient d'elle la liberté, et aux infirmes auxquels elle était habituée à prodiguer des soins et des paroles de con-

solation. Elle priait Dieu pour ses protégés et lui offrait ses souffrances en expiation de ses fautes. Pourtant sa vie était pure et sans tache!

Oh! celle qui osait abreuver d'amertume une âme si pieuse, amassait sur sa tête coupable les vengeances de la justice éternelle!

IV.

Deux jours s'étaient passés sans que Gisla fût revenue dans le cachot d'Adélaïde, deux jours qui s'écoulèrent pour les malheureuses prisonnières comme une interminable nuit dont on ne peut mesurer la longueur.

La veuve de Lothaire priait comme toujours, comme toujours sa compagne la regardait et pleurait. Le profond silence qui régnait depuis bien des heures dans cette triste cellule fut interrompu par Emme, qui ne pouvait plus contenir sa douleur:

« Mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-elle éclatant en sanglots: Est-il bien possible, ô Seigneur! que tu aies abandonné cet ange? Est-il bien possible que tu veuilles accabler du poids de ta colère cette sainte qui n'a jamais failli?

— Emme, tu m'empêches de prier, murmura Adélaïde.

— Tu ne pries pas! s'écria de nouveau la jeune fille, en frappant du pied le sol. Si tu avais prié Dieu une seule fois de te tirer de ce tombeau, Dieu aurait fait un miracle pour t'exaucer! »

La veuve de Lothaire se leva, s'approcha d'Emme qu'elle embrassa sur le front et lui dit de sa plus douce voix:

« Dieu est miséricordieux; mais nous ne devons point le tenter.

— Oh! murmura la jeune fille, tu trouves toujours d'excellentes réponses pour m'imposer silence; tu consultes ta raison, tandis que je n'écoute que mon cœur. Si j'étais aussi pure que ma reine, si ma voix était aussi puissante que la sienne, je ne dirais pas sans cesse: Frappez! et je bénirai..... Je demanderais.

— Tu es une bonne fille, interrompit Adélaïde, tu es un excellent cœur, car ce n'est que pour moi que tu souffres.

— Et pour qui souffrirais-je donc? suis-je la souveraine de toute une nation, moi? Y a-t-il tout un peuple qui m'appelle à grands cris? Étais-je mieux habillée et mieux logée lorsque tu m'as accordé la liberté et ta faveur royale?

— Voyons, tranquillise-toi, mon amie, et prions ensemble.

— Oui, mais à condition que tu demanderas à Dieu ta délivrance.

— Enfant! murmura Adélaïde. L'Éternel est immuable... Mais je veux te satisfaire. »

Et elle s'agenouilla de nouveau.

« Seigneur tout puissant! dit-elle, tandis qu'Emme se prosternait à ses côtés et joignait les mains avec ferveur, si cela n'est contraire ni au salut de mon âme, ni à tes divins décrets, je te supplie du fond de mon cœur de me rendre à la liberté et à l'affection de tous ceux qui ont besoin de moi! »

Un bruit de verrous vint faire expirer ces dernières paroles sur les lèvres de la sainte femme. La porte du cachot tourna sur ses gonds, et Gisle entra suivie de deux esclaves. Elle s'arrêta sur le seuil, promena autour d'elle un regard étincelant de farouche joie, puis elle s'avança vers Adélaïde et lui dit en souriant :

« Je viens tenir ma promesse! »

Emme se jeta promptement entre sa maîtresse et cette furie.

Gisle sourit de nouveau, la désigna à ses esclaves et s'écria :

« Garrottez-moi cette jeune fille! »

Emme leva les épaules avec mépris: mais Adélaïde courut se jeter aux pieds de sa persécutrice en murmurant d'une voix presque éteinte :

« Pourquoi la garrotter? que t'a-t-elle fait? »

— Tu l'aimes! lui répondit Gisle en ricanant.

— Oh, mais c'est infâme! s'écria la malheureuse Adélaïde, tandis que, sur un signe de leur maîtresse, les esclaves arrachaient la partie supérieure des vêtements d'Emme pour la fustiger. Tu méprises donc les lois de Dieu, puisque tu oses faire rougir une jeune fille devant des hommes! Tu n'as donc pas de pudeur, toi qui es femme! Tu ne crains donc pas la colère de la Vierge des cieux qui protège les vierges!

— Nous allons le voir! » répondit Gisle avec ironie en donnant du geste l'ordre fatal à ses esclaves.

Ceux-ci couchèrent Emme sur la boue du cachot, le visage à terre, puis tirèrent des fleaux de dessous leurs vêtements.

Adélaïde poussa un cri déchirant et voulut s'élancer vers sa compagne, mais Gisle la saisit par les cheveux et la força à l'immobilité.

Les esclaves frappèrent.

La veuve de Lothaire tomba à genoux et se couvrit le visage de ses mains; mais Gisle lui lia les mains derrière le dos, puis, roulant les cheveux de sa victime autour de sa main, elle la força de relever la tête et de contempler le supplice de la pauvre Emme (1).

Les épaules de la jeune fille devinrent d'abord rouges comme le corail, ensuite livides et diaprées comme un nuage au coucher du soleil, et enfin cruellement déchirées, elle se couvrirent de sang.

Pas une plainte, pas un soupir ne s'échappait des lèvres d'Emme!

« Grâce! grâce! s'écriait Adélaïde.

— Consens à épouser mon fils et je t'accorde la grâce de cette jeune fille, » dit Gisle.

Emme se mit à rire convulsivement, et murmura :

(1) Voyez pour les tourments que Gisle fit souffrir à sainte Adélaïde : Denis. in Vita Mathildæ, t. I, t. V, dans le recueil de Muratori int. Rerum script. Italicorum, et Ditmarus, Chron. lib. 2.

« Non ! non ! je ne souffre pas ! Vois, ma souveraine ! je ris ! »

— Vous n'avez donc plus de force dans vos bras ? » gronda Gisle en lançant aux esclaves un regard furibond. »

Les deux malheureux esclaves, dont le visage était inondé de larmes, prirent l'instrument de punition à deux mains et frappèrent avec une sombre désolation en fermant les yeux pour ne pas voir les effets de leurs coups.

« Dieu de miséricorde, ayez pitié de nous ! dit Adélaïde en gémissant.

— Oh ! j'ai été esclave, murmura Emme d'une voix éteinte, mon corps n'est pas délicat.

— Sainte vierge Marie ! venez au secours de cette enfant ! continua la veuve de Lothaire, car vous le savez, mon Dieu, je ne puis consentir à cette union sans encourir votre juste colère !

— Ta compagne mourra donc sous le fouet ! s'écria Gisle avec rage. Elle mourra déchirée jusqu'aux entrailles et elle mourra en te maudissant !

— Non, non ! je te bénirai, ma souveraine, je... »

La voix d'Emme s'éteignit en un profond soupir.

Alors Adélaïde bondit sur ses pieds, puis par un effort suprême elle cassa ses liens, et s'élança vers sa compagne de captivité, en laissant la moitié de sa chevelure d'or dans la main de son bourreau et en s'écriant :

« Ma sœur !... mon amie !... Oh ! vous ne frapperez point un corps inanimé ! ajouta-t-elle en arrachant aux esclaves l'infortunée Emme.

— Assez pour aujourd'hui ! ordonna la reine. Demain, nous recommencerons, et nous recommencerons tous les jours jusqu'à ce que tu aies consenti à m'obéir ! »

Elle sortit avec ses esclaves, et Adélaïde coucha sur la paille sa pauvre amie et chercha à étancher le sang qui jaillissait de ses mille blessures.

V.

La nuit était fort avancée. Emme avait repris connaissance et cherchait à ranimer par de douces paroles, par de tendres caresses, le courage de sa souveraine, lorsque tout à coup elle devint livide de pâleur et posa sa blanche main sur les lèvres d'Adélaïde qui allait répondre à ses affectueux discours.

« Silence ! murmura-t-elle, j'ai entendu un étrange bruit. »

Elles écoutèrent ensemble avec une vive anxiété.

« As-tu entendu, ma souveraine ? demanda Emme au bout d'un instant.

— Oui, répondit Adélaïde avec découragement, c'est le retentissement du bruit du château qui parvient jusqu'à nous.

— Non, répliqua Emme à voix basse, tu te trompes, ô ma maîtresse !

— Appelle-moi ta sœur, ne me refuse pas cette grâce ! interrompit Adélaïde.

— Écoute ! écoute ! » s'écria la jeune fille, tandis que dans ses yeux brillait un éclair de vive joie.

Elles écoutèrent encore et entendirent distinctement plusieurs coups frappés à la paroi de leur cachot.

Qu'était-ce ? qu'y avait-il au delà de ce mur ? Pourquoi le silence solennel de leur tombeau était-il interrompu d'une manière si inattendue ?

Elles n'en savaient rien, les pauvres femmes ; mais elles se jetèrent l'une dans les bras de l'autre et fondirent en larmes.

« Oh ! que ton cœur bat, mon amie ! murmura Emme.

— Merci, merci ! Répète-moi toujours ce doux nom que tu as tant de droits de me donner ! répondit Adélaïde.

— Écoutons, écoutons ! »

On n'entendait plus rien !

Il y eut un long silence.

« J'ai peur ! balbutia Emme.

— Dieu ne nous abandonnera pas, » répliqua la pieuse Adélaïde.

En ce moment, leurs oreilles furent frappées par le bruit, éloigné en apparence, de plusieurs corps tombant successivement dans l'eau.

Elles se serrèrent l'une contre l'autre en tremblant, et leur effroi devint de la stupeur lorsque les coups frappés à la muraille recommencèrent plus rapprochés et plus bruyants.

« Mourir noyées ! murmura la jeune fille.

— Oh ! c'est impossible ! répondit Adélaïde sur le même ton. La vierge Marie aura pitié de nous, elle...

— Écoute ! interrompit Emme en serrant avec force son amie dans ses bras.

C'était une voix éloignée, à peine intelligible, semblant surgir des entrailles de la terre, qui appelait à de courts intervalles : « Adélaïde !... Adélaïde !... ma souveraine ! »

Emme éclata en un rire convulsif, inextinguible : Adélaïde se prosterna et adressa à Dieu de vives actions de grâces.

Alors des pas retentirent près de la porte du cachot.

Comment peindre le désespoir des malheureuses prisonnières ? Tout espoir de liberté allait leur être ravi à jamais, si leurs persécuteurs découvraient le secret qui venait de faire bondir leurs cœurs, privés depuis si longtemps de douces sensations.

Gisla entra suivie d'un homme dont les yeux étaient bandés.

Elle s'avança vers Adélaïde, lui jeta un voile sur le visage, en lui ordonnant tout bas de le garder si elle tenait à la vie, puis elle rendit la vue à son compagnon en lui désignant Emme.

L'inconnu se mit, sans proférer un seul mot, à panser les blessures de la jeune fille.

Les prisonnières tendaient l'oreille avec une inquiétude indescriptible... Aucun bruit ne se faisait plus entendre.

Elles échangèrent un regard d'ineffable joie.

Quand l'inconnu eut achevé sa tâche, Gisla lui banda de nouveau les yeux et sortit avec lui après avoir dit à Adélaïde :

« Tous les jours je ferai panser les blessures de ta compagne, afin que le lendemain elle soit plus sensible à la douleur. »

Lorsque le son des pas de cette femme implacable se fut perdu dans le lointain, la paroi du cachot redevint éloquente et consolatrice.

Les coups redoublèrent maintenant, et les paroles prononcées au dehors devinrent parfaitement intelligibles dans la prison.

« Du courage !... disait une douce voix ; dans quelques minutes tu seras rendue à la liberté, auguste reine ! du courage !... Dieu est avec nous ; il me donne des forces plus qu'humaines ! »

Et le travail se continuait avec rapidité.

Enfin un moellon tomba dans l'intérieur du cachot. Aussitôt après, un paquet vint rouler aux pieds des prisonnières et la voix extérieure leur cria :

« Voilà des vêtements d'homme ! endossez-les en hâte, tandis que j'élargis l'ouverture ! »

Les prisonnières s'apprêtaient à mettre ce conseil à exécution, lorsque de nouveaux pas se firent entendre dans le couloir et, les glaçant d'épouvante, vinrent paralyser leurs mouvements.

VI.

La voix libératrice donna aux malheureuses prisonnières un de ces conseils supêmes qui rachètent une vie en une seconde.

« Éteignez la lumière ! » dit cette voix.

Emme, puisant un courage désespéré dans l'imminence du péril, retrouva tout à coup les forces qu'elle venait de perdre, et d'un bond prodigieux elle atteignit et renversa la lampe suspendue à la voûte.

Ni Adélaïde ni sa compagne n'avaient songé au geôlier qui leur apportait leur nourriture. C'était pourtant lui, et les précautions devenaient inutiles, car cette fois, comme toujours, il ne fit qu'entr'ouvrir le guichet et passer son bras à travers pour

tendre à ses captives un pain bis et une cruche d'eau.

Il s'éloigna.

Les prisonnières s'habillèrent à la hâte et dirent :

« Nous sommes prêtes ! »

Alors un homme entra dans le cachot par l'ouverture qu'il venait de faire, et se jeta aux pieds d'Adélaïde. Il avait en main une lanterne sourde dont il découvrit la pierre transparente qui, à cette époque, faisait les fonctions du verre. C'était l'homme au manteau !

« Qui es-tu ? lui demanda la veuve de Lothaire.

— Je m'appelle Martin. Je suis diacre. J'étais esclave, tu m'as donné la liberté...

— Et tu me la donnes à ton tour ?

— Hâtons-nous ! Sors la première, auguste reine. Au delà du mur tu trouveras un bateau. »

Quelques instants après, Adélaïde, sa compagne et son libérateur mettaient pied à terre sur la rive opposée du lac.

Comme la nuit touchait à sa fin, ils se mirent aussitôt en marche après avoir fait chavirer le bateau, et gagnèrent avant l'aurore un marécage où ils se cachèrent au milieu des roseaux.

Là ils remercièrent le ciel avec une vive reconnaissance ; puis Adélaïde demanda à son sauveur comment il était parvenu à découvrir le lieu de sa détention et à en percer le mur sans éveiller les soupçons du château.

« Aussitôt que j'ai appris ton arrestation, répondit Martin, je me suis rendu à Pavie, où l'on m'avait dit que se trouvait la femme du tyran. Déguisé en page, je me suis introduit dans le palais royal afin de la surveiller. Mais un jour elle disparut. Mes efforts, pour apprendre ce qu'elle était devenue, restèrent sans résultat. Alors, je me décidai à visiter tous les châteaux royaux de l'Italie, car un pressentiment m'avertissait que cette femme n'avait quitté son mari que pour te surveiller de près, auguste

reine. J'allai inutilement à Monza, à Corte di Olona, et enfin le ciel m'inspira de me diriger vers le château de Garda. Elle y était ! Je me procurai un bateau, et vins m'installer en face du manoir. J'attendis trois jours et trois nuits à la même place, jusqu'à ce que la Providence envoya cette furie dans ta prison à une heure avancée de la nuit. Sa lumière me guida, l'épaisseur du mur ne put dérober à ma reconnaissance le son de ta voix bénie. Aussitôt, je me mis à l'œuvre que je quittais pendant le jour pour la recommencer à la faveur des ténèbres. Et le Seigneur me protégea en m'accordant la grâce qu'une nation tout entière lui demandait avec ferveur. »

Martin se tut. Adélaïde, qui l'avait regardé attentivement tandis qu'il parlait, lui serra la main avec effusion, et lui dit :

« Je te reconnais maintenant, et je me souviens d'avoir un jour demandé ta liberté à ton seigneur. Je ne m'étonne point de ce que tu as fait pour moi : dès le premier moment que je t'ai vu, j'avais deviné que tu étais un homme vertueux.

— Un homme vertueux ! s'écria la bonne Emme ; dis un ange, ma souveraine, un ange que Dieu a chargé de ta délivrance !

— Nous ne sommes pas encore en sûreté, répliqua Martin en baissant la tête ; ce qui nous reste à faire n'est pas le moins difficile.

— Songera-t-on jamais à venir nous chercher dans ce marécage ? fit observer la jeune fille.

— Non, répondit Martin ; mais ici nous courons grand danger de mourir de faim.

— Que faire ? demanda Emme.

— Avoir confiance en Dieu ! » dit Adélaïde en levant un doigt vers le ciel avec un geste plein d'énergie et de foi.

La journée se passa sans accidents. A la nuit close, Martin alla à la découverte, et revint quelques heures après annoncer à ses protégées que tous les passages étaient gardés par les gens du roi, et qu'elles ne

pouvaient sortir du marais sans courir de graves périls.

Ilamoncela des roseaux sur lesquels Adélaïde et sa compagne se couchèrent enveloppées dans le manteau de leur libérateur, qui veilla toute la nuit non loin d'elles.

Le jour vint, et avec lui les premières atteintes de la faim.

Adélaïde et Emme n'avaient rien pris depuis quarante heures, Martin jeûnait depuis plus longtemps encore...

Cependant ils ne laissaient échapper aucune plainte, supportant avec un courage héroïque les ravages que le besoin faisait dans leurs entrailles.

Vers le soir Emme, plus faible que ses compagnons d'infortune en raison des traitements qu'elle avait subis et du sang qu'elle avait perdu, jeta le premier cri de détresse et tomba sans connaissance dans les bras de la reine.

Plus d'une heure s'écoula avant qu'on pût la rappeler à la vie. Lorsqu'elle reprit l'usage de ses sens, elle ne souffrait plus, mais elle ressentait, ainsi qu'Adélaïde, une grande lourdeur à la tête.

Martin trouvait des forces dans son dévouement; la faim ni le sommeil n'avaient point d'influence sur lui. Il s'était muni d'un gourde pleine d'eau, mais il n'y avait pas porté les lèvres une seule fois et exigeait de ses protégées qu'elles s'en servissent seules, car il redoutait d'éveiller des soupçons en allant au lac, et d'être suivi en revenant à sa retraite.

Ainsi que la veille, Adélaïde et Emma eurent un lit de roseaux; mais cette nuit, il leur fut impossible de fermer les yeux. Plongées dans un douloureux assoupissement, elles avaient des visions épouvantables, des cauchemars effrayants. Si elles sommeillaient un instant, l'effroi les réveillait en sursaut; elles voyaient les objets tourner autour d'elles avec une vitesse incalculable, des rochers s'amoncelaient sur leurs têtes et menaçaient de les écraser, des abîmes s'ouvraient sous elles pour les en-

gloutir. En entendant leurs plaintes, Martin cherchait à les distraire, à occuper leur imagination, en leur parlant à voix basse, mais sa voix s'engouffrait dans leur ouïe avec un bruit insupportable et augmentait leurs horribles souffrances. Une fois, Adélaïde se sentit mordre le bras et le retira vivement sans s'apercevoir que ce qui la blessait c'étaient les dents de sa compagne en proie au délire. Martin en fit la remarque, et éleva entre elles une barrière de roseaux.

Lorsque l'aurore parut, le jeune diacre, à genoux, demandait au ciel la vie des deux femmes qu'il avait arrachées à la cruauté de Gisla, et les deux femmes se cherchaient mutuellement d'un regard égaré.

Martin accourait pour les aider à se lever, lorsqu'il entendit des pas résonner tout près de lui. Il se retourna vivement et aperçut un pêcheur qui l'appelait du geste. Après un instant d'hésitation, il alla à sa rencontre.

« Voici du poisson, lui dit le pêcheur en lui présentant un panier; demain je t'en apporterai encore, et la reine me payera tout cela lorsqu'elle sera remontée sur le trône.

— Je ne te comprends pas, répondit Martin, sans cependant oser repousser le don qui lui était offert.

— Écoute! reprit le pêcheur. Ma fille, ma belle Ildegonde avait été séduite par un noble châtelain, qui l'avait ensuite abandonnée. J'allai me jeter aux pieds de la reine Adélaïde, et la reine Adélaïde donna une riche dot à mon enfant et ordonna au châtelain de l'épouser. Crains-tu encore que je trahisse ton secret?... J'ai appris l'évasion de l'ange gardien des pauvres, d'un aldien du château de Garda, lequel m'a confié aussi qu'on croyait à un miracle, car on n'avait trouvé aucune barque sur le lac, et l'on n'avait point arrêté la fugitive, malgré la diligence mise à la poursuivre. Mais hier, mon hameçon s'est accroché à un objet dur et pesant qui a éveillé mes soupçons. J'ai plongé, j'ai trouvé une bar-

que au fond du lac, et j'ai deviné le reste... N'était-ce pas mon devoir d'aller offrir du poisson à ma protectrice qui mourait peut-être de besoin ? »

Martin serra la main du bon pêcheur, et lui demanda :

« Veux-tu m'aider à sauver la reine ? »

— Que faut-il faire ?

— Rester avec elle tandis que j'irai demander aide et protection pour ma souveraine à quelque baron puissant. »

Le pêcheur accepta cette mission avec joie. Il aida le jeune diacre à rassembler des sarments et à cuire le poisson qui rendit la raison et la vie à la jeune fille dévouée et à la vertueuse reine dont le salut n'était dû qu'à ses bonnes œuvres.

VII.

Ce repas achevé, Martin s'enveloppa dans son manteau, cacha ses traits à l'ombre du large capuchon de sa tunique de futaïne, et se mit courageusement en route. A quelque distance du marais, il fut arrêté et interrogé par les gardes du roi ; mais il sut leur répondre avec tant d'adresse, que, sans avoir fait un seul mensonge, il se trouva libre de pouvoir suivre son chemin.

Après avoir marché sans s'arrêter toute la journée et toute la nuit, le lendemain, de bonne heure, il entra dans une belle vallée entourée de fertiles collines et de hautes montagnes au bout de laquelle, sur un rocher isolé et inaccessible en apparence, se dressait majestueusement le château de Canossa. C'était là le but de son voyage ; aussi Martin redoubla-t-il d'ardeur, et atteignit-il avant le milieu de la journée la base du rocher.

Un étroit escalier taillé dans le roc offrait le seul moyen de monter au manoir. Le jeune diacre le gravit lestement et s'annonça à la sentinelle comme un envoyé de la reine Adélaïde.

Quelques instants après, le pont-levis se baissa : Martin fut introduit dans le don-

jon, et admis ensuite en présence d'Albert Azzo (1).

« Ai-je bien entendu ! s'écria le châtelain. Est-ce en effet de la part de la reine Adélaïde que tu viens à moi ? »

— Oui, répondit Martin ; et il raconta au vieillard tout ce qui s'était passé depuis l'évasion de la princesse.

— Dieu est grand et miséricordieux ! s'écria le châtelain. Othon le Grand vient d'entrer en Italie à la tête d'une armée puissante.

— Gloire au Seigneur ! » répliqua le jeune diacre.

Albert Azzo fit rassembler à l'instant même tous ses vassaux et tenanciers, leur ordonna de s'armer de toutes pièces, puis quand son ordre eut été exécuté, il se mit à leur tête et descendit avec eux dans la vallée où chef, guide et guerriers trouvèrent des chevaux harnachés qui les attendaient.

Les *vexillifers* (2) jouèrent une fanfare, et les cavaliers montèrent en selle.

La colonne s'ébranla au cri de : Vive la reine Adélaïde ! et suivit le châtelain, qui partait à fond de train ayant à droite le jeune diacre, et à gauche son *schilpar* (3) et son *stratar* (4).

Ce fut pour la reine un moment de joie ineffable que celui où elle se trouva au milieu de sujets dévoués, après avoir tant souffert au milieu de ses persécuteurs. Et parmi ces hommes qui l'entouraient, combien vinrent se prosterner devant elle et baiser sa main en lui rappelant les bienfaits dont elle les avait tous comblés !

Le voyage de la veuve de Lothaire, se rendant à Pavie où le roi de Germanie devait déjà être arrivé, fut une véritable mar-

(1) Un des ancêtres de Mathilde, comtesse de Toscane, célèbre par sa piété et son courage.

(2) Porte-bannière.

(3) Ecuyer.

(4) Le stratar donnait la main au roi ou au baron son maître lorsque celui-ci montait à cheval.

che triomphale. A chaque ville, à chaque village, à chaque chaumière, à chaque pas, sa suite s'augmentait de quelques-uns de ses obligés, si bien qu'en entrant dans la capitale, elle se trouva à la tête d'une armée nombreuse.

Le duc Henri de Bavière vint au devant d'elle aux portes de la cité, et lui demanda formellement sa main pour l'empereur, son maître, Othon le Grand.

Ainsi la Providence divine, pour récompenser la soumission d'Adélaïde à ses volontés, voulut non-seulement la replacer sur le trône d'Italie, mais lui mettre encore sur la tête la couronne impériale.

Cette femme vertueuse, qui fut à sa mort canonisée par l'église, épousa Othon le Grand le jour de Noël, de l'an de grâce 951, au milieu des acclamations et de la sincère joie d'un peuple qui la chérissait comme une mère.

Emme resta toujours sa plus tendre amie; le pêcheur qui lui avait sauvé la vie fut nommé son *gastaldo* (1); mais Martin s'était dérobé à sa reconnaissance aussitôt qu'il l'avait vue dans sa capitale entourée de fidèles amis.

Othon et Adélaïde le firent chercher dans tout le royaume, jamais ils ne parvinrent à découvrir sa retraite.

Loin du tumulte et des passions mondaines, le jeune diacre priait sans doute le Seigneur de lui accorder dans les cieux une place aux pieds de la Sainte (2) que toute une nation bénissait incessamment.

URBINO DA MANTOVA.

(1) Administrateur des biens, intendant.

(2) Adélaïde mourut à 68 ans, le 16 décembre de l'an 999.

Les Femmes Illustres.

GALERIE NATIONALE.

ÉPONINE.

Lorsque après la conquête de César la Gaule fut devenue province romaine, les femmes gauloises ne tardèrent pas à adopter les habitudes, les vêtements et le langage de la ville éternelle, de telle sorte que quelques années seulement après la conquête, les indigènes des villes capitales d'Aix, d'Arles, de Vienne, de Lyon et des autres grands centres pouvaient être considérées comme de véritables Romaines. Cependant, remarquons-le à la gloire de notre patrie, lorsque au commencement de l'ère chrétienne, la corruption avait pénétré de toutes parts la société romaine, les Gauloises se faisaient remarquer par leur chasteté et leur fidélité au lien conjugal, aussi bien que par leur énergie.

Quoique répété par bien des auteurs, le beau trait d'Eponine doit toujours trouver place dans un ouvrage particulièrement destiné aux femmes. Il eut lieu durant le premier siècle de notre ère, sous l'empereur Vitellius et Vespasien, alors que le dévouement et la fidélité conjugale n'étaient plus que des mots vides de sens pour les Romaines dégénérées qui avaient oublié les noms de Lucrèce et de Cornélie.

Julius Sabinus, mari d'Eponine, qui aimait à se dire fils de César, prit part au grand mouvement insurrectionnel qui eut lieu au premier siècle de notre ère, pour la reconstitution de l'empire gaulois, mouvement dont le batave Civilis et la druidesse Velléda furent les principaux instigateurs. On vit d'abord Sabinus à la tête

des Lingons (1) marcher contre les Séquanes (2), qui ne voulaient pas soutenir l'insurrection; puis il prit le nom d'empereur, et pour avoir agi avec trop de précipitation, il se vit bientôt obligé de fuir après avoir essuyé une défaite complète. Ne sachant que faire, il songa un moment à se retirer en Germanie; il en fut empêché par le souvenir de la jeune femme qu'il venait d'épouser, Eponine, dont il était éperdument amoureux, et qu'il ne pouvait songer à emmener. Pour rester auprès d'elle, il imagina la ruse suivante :

Dans une de ses maisons de campagne se trouvaient de vastes souterrains connus de lui seul et de deux affranchis sur la fidélité desquels il pouvait compter. Par son ordre, ces souterrains furent munis de vivres, de meubles, de livres, en un mot de tout ce qui pouvait être nécessaire au long séjour qu'il croyait y pouvoir faire. Par une issue secrète, les deux affranchis devaient pourvoir à ses besoins journaliers.

Lorsque tout fut prêt, Sabinus se rendit dans cette retraite; et, comme c'était l'usage chez les Romains lorsque l'un d'entre eux voulait se donner la mort, il annonça hautement que, ne pouvant pas survivre à son malheur, il allait terminer sa vie par le poison. Il congédia alors tous ses esclaves et ses serviteurs, à l'exception des deux affranchis; après quoi il se rendit au souterrain et fit mettre le feu à sa *villa*.

Cependant Eponine, qui se trouvait pour lors dans un autre lieu, ne tarda pas à apprendre, d'abord par la rumeur publique, et ensuite par l'un des fidèles serviteurs de Sabinus, que son époux s'était empoisonné et que son cadavre était devenu la proie des flammes.

A cette nouvelle la douleur de la jeune

femme n'eut pas de bornes; Eponine tomba la face contre terre; pendant trois jours et trois nuits elle ne cessa de pleurer et de sanglotter, et refusa obstinément de prendre aucune nourriture.

Au bout de ce temps, Sabinus, qui avait expressément recommandé qu'on lui fit savoir dans sa retraite quelle serait la conduite de sa femme, se sentit attendri de tant de douleur. Il craignit de perdre sa chère Eponine et envoya vers elle le même affranchi lui dire qu'il n'était pas mort, lui révéler sa retraite, et en même temps la prier de persévérer dans son affliction aux yeux du monde, afin d'entretenir parmi les esprits une erreur de laquelle dépendait son salut.

L'allégresse dans l'âme, Eponine conserva extérieurement tous les signes du deuil, et, selon l'expression d'un ancien, elle joua si bien la tragédie de sa douleur, que personne ne put soupçonner la vérité. Brûlant du désir de revoir l'époux qu'elle avait cru mort, elle se fit bientôt conduire pendant la nuit près de lui par l'affranchi fidèle. Elle en ressortit avant le jour, et ce manège dura plusieurs semaines. Au bout de quelque temps, elle s'enhardit à rester dans le souterrain quelques jours de suite, et comme le monde oublie promptement ceux qui souffrent, bientôt elle put y rester tout à fait sans que son absence fût remarquée.

Depuis sept mois les deux époux vivaient ainsi privés de la lumière du jour quand, Vittellius étant mort, Eponine résolut d'aller elle-même à Rome implorer la clémence de Vespasien, dont, au commencement de son règne, on vantait beaucoup la bonté. Sabinus accompagna sa femme dans son pieux pèlerinage, caché sous l'habit d'un esclave et déguisé de telle sorte qu'on ne pût le reconnaître; ce qui n'empêcha pas la tendre Eponine de trembler pour les jours d'un époux qui lui devenait plus cher à mesure qu'elle lui faisait plus de sacrifices. Arrivés à Rome, ils se découvrirent à quel-

(1) *Lingons*, habitants du territoire de Langres.

(2) Le pays des Séquanes correspondait aux départements de la Haute-Saône, du Doubs, du Jura et de l'Ain.

ques amis : ceux-ci leur dirent que leurs espérances étaient mal fondées, qu'ils n'avaient rien à attendre de la clémence de l'empereur, et leur conseillèrent de regagner la Gaule. Sabinus et sa noble épouse reprirent alors le chemin de leur sépulcre, où ils s'enterrent neuf années encore ; Eponine tenant fidèle compagnie à son cher proscrit, qu'elle ne quitta quelques instants que pour s'occuper des moyens de lui rendre la liberté. Dans ce lieu, elle devint deux fois mère. « Seule, comme la lionne au fond de sa tanière, dit un ancien, elle supporta les douleurs de l'enfantement, et nourrit de son sein ses deux lionceaux. »

Mais Sabinus fut enfin découvert, et bientôt on le mena prisonnier à Rome avec sa femme et leurs deux enfants. Conduite devant l'empereur, l'épouse, la mère, qui tremblait pour ce qu'elle avait de plus cher, se prosterna aux pieds de Vespasien, et lui montrant ses fils, agenouillés comme elle : « César, dit-elle, je les ai conçus et allaités dans les tombeaux, afin que plus de suppliants vinssent embrasser tes genoux. » Sa douleur, ses touchantes paroles, son héroïque dévouement, dont le bruit s'était répandu dans la ville et l'avait remplie d'enthousiasme, émurent jusqu'aux larmes tous les assistants, excepté l'empereur, qui, sans

se laisser attendrir, ordonna que sur-le-champ Sabinus fût conduit au supplice. Alors Eponine se releva, elle supplia encore ; mais ce n'était plus la vie, c'était la mort qu'elle sollicitait ; elle demanda d'une voix forte et digne que des destinées si longtemps unies ne fussent point séparées à l'instant suprême ; puis, comme si elle eût craint que la prière ne fût pas suffisante, elle y joignit l'outrage : « Fais-moi cette grâce, Vespasien, s'écria-t-elle ; car ton aspect et tes loismes semblent plus haïssables mille fois que la vie dans les ténèbres et sous la terre ! »

Le dernier souhait d'Eponine fut accompli ; on la conduisit au supplice en même temps que son époux : tous deux périrent l'an 78 de notre ère. Leur sang est le dernier qui ait été versé pour la cause de l'indépendance gauloise. A partir de ce moment, des révoltes partielles éclatèrent encore à plus d'une reprise dans la Gaule ; mais elles n'eurent plus aucun caractère national qui les distinguât des révoltes qui s'élevèrent dans les autres parties de l'empire ; c'étaient de simples soulèvements de provinces, et le plus souvent elles éclataient au milieu des camps.

M^{me} PAULINE ROLAND.

La Voix du Vent.

Oh ! que j'aime du vent la solennelle voix,
Quand, par sa sauvage harmonie,
Elle vient fouetter, au fort de sa furie
Le faite de l'arbre des bois !

Quand sifflant à travers les branches éperdues
Son incomparable chanson,

Vive comme l'éclair, elle passe au vallon

Ou s'évapore dans les nues !

Oh ! que j'aime à l'ouïr des antiques vitraux

Battre les arabesques,

Puis enfler sur les mers, ou dans les longs rameaux,

Ses orgues gigantesques !

On croirait dans l'espace,

Quand légère elle passe,

Entendre sur sa trace

Des cliquetis de fer ;

Pendant qu'elle s'emporte,

Il semble qu'on l'escorte

D'une affreuse cohorte

Qui la poursuit dans l'air.

Quand elle grince et crie,

Sur la vitre noircie

Sifflant avec furie

Des sons retentissants,

Le toit, par intervalle,

Sous ses attaques râle ;

Des fentes il s'exhale

Des plaintes et des chants !

Éclatante et sonore,

Elle réveille encore

Dans l'arbre qui l'implore

Un bien étrange chœur !

Oh ! cette voix stridente,

Au sein de la tourmente,

Épouvante le cœur !

« Écoutez, nous dit-elle,

» Vous tous que je flagelle,

» Messagère fidèle

» D'un vouloir tout-puissant,

» J'annonce à l'âme impie

» Par mon souffle en furie

» Combien en cette vie

» L'homme est faible et Dieu grand ! »

M^{lle} LOÛISA STAPPAERTS.

(*Les Paquerettes, impressions de nature.*)

Revue des Théâtres.

Le Ménétrier, opéra comique en trois actes, paroles de M. Scribe, musique de M. Théodore Labarre.

Un village dans les montagnes du Tyrol — au fond, une chaumière.

Urbain, jeune ménétrier, est monté sur un banc placé sous l'ombrage d'un vieux tilleul ; il joue du violon pour faire valser les gens du village, tandis que deux jeunes filles, Lisbeth, servante à l'auberge de l'Ours Noir, et Thérèse, la pupille du ménétrier, causent entre elles. « Eh quoi ! ma chère, dit Lisbeth, jamais Urbain ne vous a dit qu'il vous aimait ? — Jamais, répond Thérèse. — Et vous vivez là, tous deux dans la même chaumière ? — Oui ; je dois tout à ses bienfaits, il est mon parrain... presque mon père... »

On entend au dehors un bruit de tambours, de clairons, et l'on voit paraître des soldats autrichiens conduits par le major Krifkraffen. « Rassurez-vous, dit-il aux villageois ; nous défendons le pillage, car ici tout est à nous. J'ai chaud... à boire ! — Hélas, répond Thérèse, nous n'avons que du laitage et nos chansons. — Eh bien, apportez du laitage et chantez ! » Urbain est furieux... Thérèse l'arrête comme il s'élancait sur l'Autrichien. On lui sert à boire et elle chante.

« A présent que j'ai bu votre laitage et entendu vos chansons, je vais vous apprendre quelque chose, » dit le major.

Il fait signe aux tambours, ils exécutent un roulement auquel succède un grand silence... puis il dit à haute voix : « Au nom de l'empereur et de son excellence le comte Glukemberg, gouverneur pour l'Autriche au pays du Tyrol ! Les jeunes gens de ce village doivent demain se rendre sous nos drapeaux ; nul n'est exempt, à moins de payer trente florins. »

Le major s'éloigne suivi de ses soldats.

Jeannowitz, espèce d'imbécile, se console en pensant qu'il est riche, et se retire avec les habitants du village.

Le ménétrier reste la tête appuyée sur ses mains. « Eh bien ! Urbain, lui dit Lisbeth, que pensez-vous de cela ? — Je pense que s'il fallait se battre pour notre vieux duc Albert ou pour quelqu'un de ses descendants, les vrais souverains du Tyrol, on prendrait le mousquet avec plaisir... mais aller se faire tuer dans quelque régiment autrichien... abandonner cette pauvre Thérèse qui n'a d'autre appui que moi... Tenez, la voilà qui pleure. — Parce que vous partez, mon parrain, dit Thérèse essuyant ses yeux, car avec les chansons que vous m'avez apprises, je trouverai bien à gagner ma vie. — Et qui est-ce qui te protégera contre un tas de godelureaux comme Jeannowitz ? Ah ! cette idée me cause un chagrin qui ressemble à de la rage. — Mais vous l'avez entendu, il y a un moyen de s'exempter, dit Lisbeth. — Est-ce que j'ai trente florins ? Est-ce que je les aurai jamais ? — Et si je vous les donne ! C'est-à-dire... pas moi. — Mais comment ? répond Urbain d'un air inquiet. — Que vous importe ! — Mais encore ! — Vous pouvez les accepter, croyez-moi. — A condition de les rendre. — Comme vous voudrez. »

Alors, avec la permission d'Urbain, Lisbeth prenant Thérèse à part : « Je vais, lui dit-elle, entrer dans votre chaumière écrire quelques mots que vous porterez dans le creux du vieux tilleul où vous avez trouvé l'autre jour une lettre pour moi. Du secret !... Adieu, Urbain, » ajoute Lisbeth en s'éloignant.

Un étranger s'avance. « Suis-je loin d'Inspruck, mon ami ? dit-il au ménétrier. — A deux lieues, monseigneur. — Vous avez donc des postes autrichiens par ici ? — Plusieurs, commandés par le major Krifkraffen qui loge à l'auberge de l'Ours Noir. — Je vous remercie. » Urbain et Thérèse rentrent dans leur chaumière.

Gédéon Zultner, étudiant, doyen de

toutes les Universités d'Allemagne, d'où il s'est fait successivement renvoyer à cause de son extrême facilité à ne pas payer ses dettes, venait de quitter l'Université de Munich, et la veille, épuisé de fatigue, il était monté sur un arbre de la route, afin d'y passer la nuit... pour raisons d'économie, lorsqu'il fut réveillé par des coups de feu... un groupe de Tyroliens entraînait dans la montagne quatre officiers autrichiens; et leurs chevaux en liberté s'enfuyaient sur toutes les directions. Gédéon étant descendu de son gîte avait trouvé un porte-manteau tombé dans la bagarre et renfermant un surtout fort propre dont ils s'étaient couvert pour cacher les coudes percés de son habit.

L'étudiant nous avait raconté ce que je viens de vous dire, lorsque, mettant machinalement la main dans une poche de côté de son surtout il en tire un papier qu'il s'empresse de lire :

« Instruction de la chancellerie aulique...
« Pour M. le gouverneur Glukemberg... »
— Diable ! dit Gédéon, il paraît que le propriétaire de mon habit est un grand personnage... ça peut devenir intéressant. Il continue : « Monsieur le gouverneur se défiera » des Tyroliens, qui nous détestent cordia-
» lement. Il n'oubliera pas que l'affaire la
» plus importante est de découvrir la riche
» héritière dont nous avons parlé, avant
» qu'elle ne puisse contracter un mariage
» qui transmettrait ses droits... Il peut pro-
» mettre deux cents florins que payera le
» major Krifkraffen à celui qui donnerait
» des avis certains sur cette affaire. M. le
» gouverneur se rappellera que cette mys-
» térieuse héritière est orpheline... a dix-
» huit ans... est élevée sous un nom sup-
» posé, et comme une simple paysanne,
» dans les montagnes du Tyrol. M. le
» gouverneur surveillera aussi et fera ar-
» rêter, s'il le peut, un beau jeune homme,
» un inconnu qui depuis quelque temps
» parcourt le Tyrol, à des entrevues
» secrètes avec notre jeune orpheline,
» et dont voici le signalement : man-

» teau vert, feutre gris et plume noire à
» son chapeau. »

— Par Dieu ! dit l'étudiant, voilà qui pique ma curiosité... Hein ! qu'est-ce que je vois là ? » (Il se cache derrière un rocher : Thérèse sort de sa chaumière, s'avance vers le vieux tilleul, jette une lettre dans le creux de cet arbre et rentre en courant.) « Est-ce que du premier coup le hasard me mettrait sur la trace ? dit l'étudiant qui s'avancait déjà vers le tilleul, lorsqu'il s'arrête en voyant venir Jeannowitz.

« Tu es de l'endroit ? » lui dit-il. L'imbécile répond qu'il en est, qu'il y reste, ayant payé trente florins au major Krifkraffen, et se trouvera tout seul de garçon, vu que les autres vont partir pour l'armée ; si bien que les filles n'ayant plus de choix, il sera le coq du village. « Tu les connais toutes, les filles du village ? — Je crois bien !... J'ai longtemps hésité entre la petite Thérèse qui demeure là, (il indique la chaumière) et la servante de l'Ours Noir... mais qui est trop moqueuse... Décidément je vais demander l'autre en mariage. — A son père ? — Elle n'en a pas... ni de mère non plus... — Ah ! elle est orpheline ? dit vivement Gédéon. — C'est une histoire, répond Jeannowitz. Imaginez-vous... qu'il y a quatorze ans, à la fin de novembre... il faisait déjà bien froid ; voilà qu'un matin on trouve à la porte du vieil Urbain le soldat... une petite fille de quatre ans, endormie, et à moitié gelée... Vous jugez quel événement ! Chacun cherchait à deviner... on ne devinait rien... lorsque M. le bourgmestre s'écrie : « Peu importe ! ce dont il faut nous occuper c'est de ce bel enfant... Qui de vous veut s'en charger ? » Mais parmi les richards de l'endroit, mon père avait un enfant, qui était moi... le percepteur en avait quatre, et la femme du bourgmestre lui en donnait un tous les ans... de sorte que chacun gardait le silence... lorsqu'une voix se fit entendre dans la foule... c'était un petit garçon de quatorze ans, Urbain, le ménétrier... qui venait de l'enterrement de son père... —

Moi ! qu'il s'écrie, monsieur le bourgmestre... moi, si vous voulez, je m'en charge... puisqu'on l'a déposée devant la porte de mon père. — Mais tu n'as pas un sou vaillant... — C'est égal, quand il n'y a rien pour un, il y en a autant pour deux... — Mais tu mourras de faim !... — Oh ! que nenni !... j'ai mon violon... et puis vous avez tous trop de famille... moi, je n'en ai pas assez... je suis seul au monde... donnez-la-moi, monsieur le bourgmestre, j'en aurai bien soin... » Et voyant alors qu'il y tenait... tout le village se réunit... pour la lui donner... Voilà l'histoire de Thérèse. »

En ce moment Gédéon aperçoit descendre de la montagne un homme ayant un manteau vert, un chapeau gris avec une plume noire. Cet homme va prendre le billet dans le creux du tilleul, le lit et entre chez Thérèse sans être vu de Jeannowitz. De cette visite il résulte, pour Gédéon, que Thérèse est la jeune héritière et l'inconnu celui qu'il faut faire arrêter. Décidément la fortune le favorise ! Il part pour aller trouver le major Krifkraffen, et Jeannowitz s'en va de son côté pour demander Thérèse en mariage à Urbain ; mais il en est fort mal reçu, car Urbain, vous vous en doutez, aime Thérèse et il ne la quittera plus pour être soldat, l'étranger venant de lui prêter les trente pistoles exigées par le major.

Une auberge dans les montagnes du Tyrol.

Des marchands, des bûcherons tyroliens sont assis à des tables et boivent ; on entend au dehors gronder l'orage. Cependant ils se lèvent et se remettent en route, reconduits par Lisbeth. Jeannowitz, repoussé par Thérèse, vient demander au père Daniel, l'hôte de l'Ours Noir, la main de sa servante. Le père Daniel étant un peu malade, il s'adresse à Lisbeth elle-même ; celle-ci le raille sur son nouvel amour, et, faisant la révérence au riche Jeannowitz, lui dit : « Je vous promets

de vous aimer... dès que vous aurez su me plaire. »

L'inconnu entrait dans la salle. Lisbeth pousse un cri, court à ce jeune homme, lui avance un tabouret près de la table, le débarrasse de son manteau et de son chapeau qu'elle va porter dans une autre pièce ; puis lui apporte un verre et un broc de vin. Jeannowitz, étonné de l'intérêt que Lisbeth paraît éprouver pour cet inconnu, n'en va pas moins trouver le père Daniel, afin de lui faire sa demande.

Dès qu'ils sont seuls, Lisbeth dit à l'inconnu : « Vous dans ces lieux ! quelle imprudence ! — Tout va bien... et je vous dirai... — Pas ici ! Les voyageurs peuvent vous voir et vous entendre (elle lui indique une pièce à côté) ; là je vous rejoins à l'instant. » L'inconnu s'incline et passe dans la chambre qu'elle lui a indiquée.

Krifkraffen entre, une bouteille et une pipe à la main. « Je bois tout le long du jour, dit-il, et quand je ne bois pas... je fume. Mon oncle, le gouverneur, m'a donné l'ordre, hier, à Innsbruck, de venir l'attendre à l'auberge de l'Ours Noir ; voilà déjà douze bouteilles que j'attends... Allons, commençons une treizième... Il est possible que j'avance un peu... »

Gédéon se présente : il prend le titre et le nom de colonel Falskenberg. « Votre oncle, dit-il au major, au moment où il était emmené dans la montagne, par des Tyroliens, m'a chargé de venir vous apprendre que j'avais découvert la jeune fille que vous cherchez. — C'est bien ! Je vais épouser la jeune fille, parce que, m'a dit mon oncle, des millions et des honneurs en reviendront à la famille. Voici vos deux cents florins. Où est la jeune fille ? »

Gédéon accepte d'abord l'argent, puis réfléchit qu'il fait un marché de dupe. Pourquoi donc n'épouserait-il pas lui-même cette héritière ?... Lisbeth vient ranger les bouteilles... une idée traverse l'esprit de Gédéon : « La voilà ! » dit-il au major. Celui-

ci va aussitôt chercher un des détachements qui rôdent dans la montagne, afin d'être en force pour arrêter la riche héritière.

Urbain et Thérèse, suivis des gens du village, viennent dans l'auberge de l'Ours Noir fêter leurs fiançailles; cela ne fait pas le compte de Gédéon, qui veut épouser Thérèse!... Il s'éloigne, écrit une lettre, s'approche d'Urbain, la lui remet, et Urbain lit : « Votre père, étant soldat, a » épousé secrètement une grande dame ; » Thérèse est sa fille, et votre sœur... Remet- » tez-la à la personne porteur de ce bil- » let... elle est envoyée par sa mère. » Vous jugez du désespoir des deux jeunes gens. Thérèse se jette à genoux devant Urbain ; il la bénit... Puis elle donne la main à Gédéon et sort suivie des montagnards.

L'inconnu entrait dans la salle comme Urbain allait se tuer. « Et pourquoi mourir ? lui demande-t-il en accrochant son manteau et son chapeau à la muraille. — A moins que je ne puisse mourir pour vous, monseigneur, dit le ménétrier. — Eh bien ! je te promets une mort honorable ou un sort brillant. Silence ! » ajoute-t-il. En ce moment on entend du dehors plusieurs voix chanter :

Pasteurs de la montagne,
Entendez-vous !
Déjà la nuit nous gagne,
Accourez tous !
Du repas de famille
Voici l'instant ;
Au foyer qui pétille
On vous attend !

Lisbeth accourt. « Vous entendez, dit-elle à l'inconnu ; ils sont prêts ! » Aussitôt les chefs des différents cantons entrent sans bruit, et viennent serrer la main du jeune homme. Lisbeth va veiller au dehors.

« Rendons le trône à notre vraie souveraine ! à la fille du duc Albert, leur dit l'inconnu. — On croyait qu'elle avait péri ainsi que tous les siens, lors de l'incendie du palais ducal, reprend Urbain. — Elle fut sauvée par sa nourrice, et cachée par elle

dans ces montagnes. Vous pouvez m'en croire, moi, Léopold d'Altemberg, son cousin... Elle paraîtra quand on aura pris les armes. »

En ce moment on frappe en dehors : Lisbeth accourt... « C'est un poste autrichien, dit-elle. — Pourquoi veiller à cette heure ? » demande le chef. Urbain monte sur une table, décroche un violon, et se met à jouer un air gai, en criant : « A vos places ! — Ces buveurs font trop de bruit pour être dangereux, » pensent les soldats en s'éloignant.

Alors Léopold annonce aux conjurés que le gouverneur est entre leurs mains, et que demain le Tyrol devra se soulever. Mais une seconde escouade de soldats frappe à la porte : on ouvre, car c'est le major. Il donnait à un sergent l'ordre d'arrêter Lisbeth, lorsque, apercevant à la muraille le manteau et le chapeau à la plume noire, il ajoute : « Nous pouvons les arrêter tous les deux à la fois. Attendez ! »

Mais Urbain, toujours monté sur la table, a écouté le major ; il descend, s'approche de Lisbeth : « Faites qu'il s'éloigne à l'instant, dit-il tout bas en lui montrant Léopold. — Vous allez à Inspruck ? demande tout haut Lisbeth aux montagnards, leur donnant ainsi d'une manière détournée l'ordre de partir. — Oui, c'est notre dessein, » répond Léopold, qui va pour reprendre son manteau... Urbain l'a devancé. « Que fais-tu ? lui dit-il tout bas. — Mon devoir. Ma vie ne sert à rien, et la vôtre est utile. — Imitons-le ! dit Léopold sur le même ton aux montagnards : sauvons notre patrie ! »

A peine sont-ils partis que le major, au nom de l'empereur, fait arrêter Urbain comme l'homme au manteau vert, au chapeau gris, à la plume noire, et la jeune Lisbeth, servante de l'auberge de l'Ours Noir, comme étant la riche héritière.

Une salle du palais ducal.

Maintenant, mesdemoiselles, voici, en

deux mots, ce qui arrive. Thérèse est amenée au palais par Gédéon : on se bat dans les rues d'Innsbruck ; Urbain a pu se sauver des mains des Autrichiens, mais Lisbeth y est restée ! Le major Krifkraffen, les yeux bandés, arrive en parlementaire. Léopold dissimule son effroi de savoir Lisbeth prisonnière. Heureusement que, grâce à Gédéon qui persuade au major qu'il l'a trompé, que c'est Thérèse qui est la fille des ducs, Thérèse, fort empêtrée dans son manteau de cour et sous sa couronne ducal, paraît devant le major. Alors Léopold, au nom de sa souveraine, donne une heure à la garnison pour sortir de la ville.

Le major, reconduit par Léopold, rend la liberté à Lisbeth ; elle arrive au palais et trouve, assise sur un trône, Thérèse qui lui dit en pleurant : « Sans l'avoir mérité, hélas ! je suis duchesse. » Sous prétexte de lui rendre service, Lisbeth se laisse revêtir par elle de la couronne, puis du manteau... « Gardez-les ! s'écrie Thérèse ; ils vous vont si bien !... Moi je garde Urbain, mes amours ! »

Léopold entre suivi des officiers ; voyant le changement de costume des jeunes filles, il sourit, fléchit le genou devant Lisbeth, et la conduit sur le trône. Aussitôt toutes les portes s'ouvrent : le peuple s'avance en foule ; les officiers tirent leurs épées ; les drapeaux aux couleurs du Tyrol s'inclinent devant Lisbeth, qui, debout, étend gracieusement sa main vers le peuple. Krifkraffen vient demander sa grâce, Gédéon sa récompense... Tous deux lèvent les yeux... ils aperçoivent Lisbeth ! « Rassurez-vous, messieurs, leur dit-elle, je vous pardonne. » Puis voyant entrer le ménétrier, qui vient de combattre pour elle, une hache à la main, et lui montrant Thérèse se cachant parmi la foule, elle ajoute : « Et vous, je vous unis. »

Bien entendu que la jeune duchesse épousera son cousin Léopold d'Altemberg...

La belle et gracieuse musique de M. La-barre assure un long et brillant succès à cet opéra-comique.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Mélange.

INSTRUCTION POUR LES DEUILS,

D'après l'Almanach royal.

DEUIL DE VEUVE : UN AN ET SIX SEMAINES.

RÈGLE PREMIÈRE. — *Quatre mois et demi* en grand deuil.

Etoffes de laine pour robes : Cachemire-mérinos. — Mousseline laine. — Baarpoor — Stoff — Zalamine — Mérinos anglais — Kora — Raz de Saint-Cyr — Crêpe anglais — Escot — Anacoste — Blicourt — Napolitaine — Serge-voile — Croisé de coton.

Châle : en Cachemire mérinos — Mousseline laine — Cannelé — Tartan ou Casimir uni.

Bonnet à barbes, en crêpe — Chapeau de crêpe sans ornement — Voile — Col — Fichu et Collerette de crêpe à large ourlet — Sautoir de barège — bas de laine ou de filloselle — Gants de soie ou de castor.

Les domestiques en grand deuil.

RÈGLE DEUXIÈME. — *Les trois mois qui suivent* :

Etoffes de laine pour robes : Pondichéry — Alépine — Satin velouté — Satin de laine — Éolienne et Stoff broché.

Châle : broché couleur sur couleur.

Bonnet de tulle ou de gaze — Chapeau de soie orné de crêpe noir — Col de crêpe — Bas de soie ou de filloselle — Gants de soie ou de chevreau.

RÈGLE TROISIÈME. — *Les trois mois qui suivent* :

Etoffes de soie pour robes : Levantine — Poult de soie — Gros de Tours — Satin d'Orient — Reps — Velours d'Italie — Moiré — Popeline unie et brochée.

Châle : broché en soie ou en laine.

Chapeau orné de rubans — Bonnet et Col garnis — Bas de soie — Gants de peau.

RÈGLE QUATRIÈME. — *Les trois derniers mois en demi-deuil.*

Etoffes pour robes : Mousseline laine imprimée — Foulard — Salampors — Damasquiné — Satin grec et dona Maria — Jacobinas — Percale — Guingamp — Indienne.

Châle : de soie ou de laine, broché ou imprimé.

Chapeau : orné gris et noir — Col blanc garni — Sautoir — Fichu — Écharpe.

DEUIL DE VEUF : DE SIX MOIS A UN AN.

Habillement complet en drap ou casimir noir — Crêpe au chapeau — Bas de laine ou de filoselle — Gants de soie ou de castor.

Les domestiques en grand deuil.

DEUIL POUR PÈRE ET MÈRE : UN AN.

Les six premiers mois conformément à la règle première. — Les trois suivants à la règle troisième. — Les trois derniers à la règle quatrième.

DEUIL DE GRAND-PÈRE, DE GRAND-MÈRE, DE FRÈRE ET DE SOEUR : SIX MOIS.

Les trois premiers mois conformément à la règle deuxième. — Les trois derniers à la règle quatrième.

DEUIL D'ONCLE, DE TANTE, DE COUSIN GERMAIN : TROIS MOIS.

Les six premières semaines conformément à la règle troisième. — Les six dernières à la règle quatrième.

On doit acheter tous les objets de deuil dans le même magasin de deuil, afin de les avoir tous du même noir.

Correspondance.

Allez ! courez la poste sur les chemins ! roulez en wagons sur les rails ! voguez en vapeurs sur les mers pour aller visiter les sauvages de l'Amérique dans leurs wigwhams, les habitants du désert dans leurs tentes... Allez ! et puis au retour vous serez très-étonné de les trouver en visite chez vous.

Moi qui te parle, sans sortir des barrières de Paris, j'ai déjà vu danser des Bayadères de l'Inde, des Iowais des Montagnes rocheuses, et je viens de voir danser des Moresques de l'Afrique française. C'était au *Cirque Olympique*. Lorsqu'un tapis eut été étendu sur l'arène que venaient de quitter les chevaux, et des coussins placés de manière à former trois côtés d'un carré, des musiciens Mores tenant chacun leur instrument : un triangle, un tambour de basque, une mandoline, une cruche de terre dont le fond était remplacé par un parchemin, entrèrent suivis de chanteuses et de danseuses, tous marchant deux à deux, faisant de longs pas lents, en se dandinant d'un air honteux et craintif. Grâce à nos modes, qui se plaisent à imiter tous les costumes, celui de ces danseuses n'avait presque plus rien d'étrange. Leurs jambes, dont on ne voyait que les chevilles, étaient nues, ainsi que leurs pieds chaussés de souliers de maroquin rouge. Elles portaient un pantalon de mousseline blanche ; une espèce de paletot de riche étoffe de soie, découvrant très-peu la poitrine, leur marquait la taille et les hanches ; une écharpe de gaze entourait le bas de leur taille et retombait devant. Leur coiffure était une espèce de bonnet recouvert d'étoffe, élevé, rond et terminé un peu en pointe, qui ressemblait assez à un shako, d'autant plus qu'il était retenu de même sous le menton. Leurs cheveux tombaient épars sur leurs épaules. Les hommes se sont assis sur les coussins de la ligne du milieu, les femmes, sur ceux des deux lignes de côté. Alors un chant, ou plutôt un bruit de voix partant de la gorge, s'est fait entendre, accompagné par les instruments : c'était triste et surtout fort peu harmonieux, jet assuré... Quant aux paroles je ne puis rien t'en dire, par une bonne raison... c'était de l'arabe... Quatre danseuses se sont levées : chacune tenait de la main droite une écharpe de gaze bleue, longue à peine d'un mètre ; de la main gauche, une écharpe pareille, mais rose ; elles vinrent de front, marchant

en mesure, ondulant leur corps, élevant alternativement leurs bras qu'elles redescendaient en formant des ronds et en passant alternativement chaque écharpe devant leur figure, sans que ces écharpes se soient rencontrées; puis les danseuses se séparèrent pour se suivre en jouant des mêmes écharpes. Ces deux figures répétées une fois, les danseuses allèrent s'asseoir chacune sur son cousin. Après un long silence, la musique recommença; trois des danseuses ayant ôté leur bonnet, parurent échevelées, et se mirent à sauter sur place, à balancer leurs bras en avant, en arrière, à secouer chacune leur tête en avant, de côté, en arrière, de manière à ce que leurs cheveux, qui étaient coupés inégaux du haut au bas, avaient l'air de serpents et leur couvraient parfois la figure. Ces trois mégères se prirent ensuite par le bras et recommencèrent leur atroce danse... Que voulaient dire les paroles du chant qui les accompagnait? Que voulait exprimer cette danse?... je n'en sais rien! Les Moresques allèrent ensuite s'asseoir chacune sur son coussin et remettre chacune son bonnet sur sa tête; puis musiciens, femmes arabes et danseuses s'en allèrent deux à deux, faisant de longs pas lents en se dandinant d'un air honteux et craintif; car ces pauvres gens s'aperçoivent très-bien qu'ils n'excitent pas du tout notre admiration.

La danse arabe n'est point un art; toute femme qui ne porte pas de corset peut danser comme ces Moresques, puisqu'il ne s'agit que de faire serpenter son corps, sans que les jambes quittent la terre, et de former des ronds en l'air avec ses bras. Quelle différence avec nos danseuses publiques! quel art dans leurs pas, que de légèreté, que de grâce, que de force et quel long et dur travail il leur faut endurer pour arriver à cette perfection de remuer ainsi les jambes sans que le corps fasse le moindre mouvement! car, tu le vois, c'est le contraire des danseuses Moresques.

Quant à nous, danseuses de salon, il n'y

a pas de difficulté pour les pas; à bien dire, nous n'en avons qu'un que l'on fait pour aller en avant, en arrière, chasser, déchasser; pour traverser (on le double), pour balancer (on le fait sur place). A la première figure, nos mères donnaient la main droite, puis la main gauche, pour faire ce qu'on appelle la *chaîne anglaise* — nous, nous faisons cette chaîne sans donner ni main droite ni main gauche; à la fin de cette figure, elles donnaient les deux mains à leur cavalier pour former un rond — nous, nous balançons sur place. A la deuxième figure nous balançons de même. — A la troisième nous ne donnons pas la main droite au cavalier de face, mais quand nous sommes revenues près de notre cavalier, c'est alors que nous donnons à ces messieurs nos deux mains pour balancer, puis nous avons soin de les retirer le plus tôt possible avant de retourner à notre place. — A la fin de la quatrième figure nous balançons encore sur place. — A la fin de la cinquième, au *chassez huit*, nos grand'mères faisaient une révérence au cavalier de gauche, à celui de droite, puis à leur cavalier qui les reconduisait ensuite à leur mère et recevait une dernière révérence avec un gracieux : *Je vous remercie* — nous, nous avons pris le genre anglais, nous ne faisons plus de révérence ni aux cavaliers faisant partie du quadrille, ni à notre cavalier, et nous ne remercions même plus... J'en suis fâchée; car je trouve que nos grand'mères étaient plus sensées... des personnes qui viennent de danser ensemble doivent, en se quittant, se saluer; le jeune homme qui vous a choisie pour vous faire danser, vous lui devez un *Je vous remercie* pour sa préférence... Si les Anglaises appellent cela de la *dignité*, moi j'appelle cela de l'*impertinence*... es-tu de mon avis?

A présent, pour être gracieuse en dansant : il faut faire ses pas comme si l'on glissait sur le parquet, prendre sa jupe également des deux côtés, entre le pouce, l'index et le majeur, et, les mains presque

fermées, tenir ses coudes près des hanches, de manière à montrer la partie du bras opposée au coude, ce qui tout naturellement te fera écarter le bas du bras, et écarter ta jupe.... Si les demoiselles connaissent leur cavalier, elles causent avec lui de tout ce qui intéresse leur famille; si elles ne le connaissent pas, elles causent sur les événements du jour; si ce cavalier a montré de la distinction dans ses questions, dans ses manières, une demoiselle, lorsqu'elle sait comment il se nomme, le saluera la première sur la promenade; car ce jeune homme ne doit pas commencer... il doit attendre de nous cet honneur, et je trouve qu'il serait ridicule d'avoir dansé et causé avec un jeune homme comme il faut et de ne pas ensuite avoir l'air de le connaître.

Mais après le plaisir, le travail... En supposant que le commencement de cette lettre t'aie amusée, je vais te faire travailler.

Le n° 1 est un alphabet renaissance qui peut se broder en coton blanc, au plumetis, en points de cordonnet, mais qui se brode aussi en couleur.

Sur un mouchoir de foulard blanc, je suppose, tu bâtis un morceau de foulard gros-bleu, sur lequel tu auras dessiné une de ces lettres; alors, avec de la soie jaune d'or, tu brodes, en points de cordonnet, la ligne extérieure; le fond de la lettre, tu le brodes en soie rouge, les deux lignes qui forment la lettre, en soie jaune d'or, puis tu découpes l'extérieur et l'intérieur de la lettre. Cela te fera une lettre rouge entourée d'or, sur un fond gros-bleu entouré d'or.

Si tu veux broder un mouchoir de deuil, tu fais la ligne extérieure en soie noire, le milieu des lettres en coton blanc, et le tour de ces lettres en soie noire.

Pour un mouchoir à vignettes, tu brodes l'extérieur de ces lettres en coton jaune, je suppose, le milieu des lettres en coton blanc, et le tour des lettres en coton rouge.

Le n° 2 est un dessin qui se brode sur bonne batiste, au plumetis ou au métier,

aux quatre coins d'une taie d'oreiller. On brode au milieu de la taie, des armes ou des lettres initiales dans deux écussons. Cette taie se garnit d'une dentelle ou d'une bande de batiste festonnée; dans le feston on place les trois fleurs de lilas qui sont à l'angle de ce n° 2.

Voilà un joli cadeau de tante ou de marraine! Une jeune mère pourra y reposer sa tête, ou bien y placer son nouveau né pour l'envoyer à l'église recevoir le baptême.

Le n° 3 est un dessin qui, lorsque les coutures sont faites, se brode au plumetis, au bas d'une chemise; le feston se découpe ensuite, cette chemise n'ayant pas d'ourlet dans le bas.

Le n° 4 est le dessin qui se brode autour du haut de la chemise, taillée tout simplement comme celles de nos grand'mères; seulement l'épaulière ne doit être large que de 4 centimètres, sans les remplis.

Je te ferai une observation. Ces deux lignes droites indiquent un point à jour auquel on coud une Valenciennes haute de 2 centimètres; il eût donc fallu que ce dessin fût retourné; alors le bas eût été le côté où se trouve le chiffre 4. Je te conseille de ne pas faire les 6 ronds qui se trouvent dans le vide des festons, du côté de ce chiffre 4. Ce dessin ressemblera alors à celui du bas. C'est une erreur du dessinateur.

Le n° 5 est le dessin du bas des manches; celui-ci se trouve bien placé, le point à jour en bas pour y coudre une même petite Valenciennes. La manche doit être longue de 10 centimètres, et large du bas un peu plus que le bras. Du haut, le gousset fera le reste de la largeur de l'entournure, mais la manche ne doit pas avoir de plis.

Cette chemise se fait en belle percale.

Le n° 6 est un dessin de pantoufles que l'Industrie parisienne a composé de manière à te servir en même temps: pour petit sac — cabas — tabouret — petite chaise et pour chancelière.

Le n° 7 ce sont les signes qui représentent les couleurs employées dans ce dessin.

Le n° 8 est la moitié du fond d'un bonnet de nuit et du matin.

Les lignes droites qui sont entre le chiffre 23 et le chiffre 25 indiquent la place et la largeur de la coulisse que l'on forme, à l'endroit, avec ce fond.

Le n° 9 est la passe de ce bonnet.

Le n° 10 est un morceau qui se taille double : il se coud d'un côté au n° 9 et de l'autre côté au n° 8. On ne le fronce qu'à partir du chiffre 7 jusqu'au chiffre 10. Du reste des étoiles différentes indiquent où ce n° 10 doit être cousu ; on y forme un petit pli rond entre les chiffres 12 et 10 ; là, on ne coud pas l'espace par où doit passer la bride pour se trouver en dessous. Le second morceau n° 10 se coud de même, de l'autre côté du bonnet.

Le n° 11, placé sur le n° 10, t'indique sa longueur, sa largeur ; cette bande doit être cousue en dessous par dix rangs de points devant dont on tire les 10 fils pour froncer en même temps cette bande avec la passe, à partir de l'œil jusqu'à l'oreille.

Le n° 12 est la bande qui sert de bride ; afin de la rétrécir, on lui fait un pli au milieu, dans sa longueur. Des deux côtés de la passe, cette bande se coud par un point, et de manière à être plus longue d'un côté que de l'autre ; puis, des deux côtés, on la passe par l'ouverture laissée au modèle n° 10, entre les chiffres 12 et 10.

Le n° 13 est une bande qui se taille double et à laquelle on fronce d'un côté le fond du bonnet, et de l'autre la passe.

Le n° 14 est ce bonnet qui s'exécute en jaconas blanc, si l'on veut, mais surtout en jaconas de couleur.

Je n'ai pas besoin de te donner la largeur de la bande qui passe dans la coulisse, 4 centimètres sans les ourlets ; ni la longueur de chaque bande, 30 centimètres. La passe et son bavolet se garnissent d'un tulle de coton blanc, haut de 15 millimètres. Des deux côtés des brides, jusqu'à l'endroit où elles passent sous le modèle n° 10, le tulle doit être froncé.

Ce n° 14 (le dessin de ce bonnet) man-que de grâce : il est trop large sur le front ; ne t'en rapporte qu'aux patrons, ils sont justes.

Le n° 15 est un rébus.

Mais, mon Dieu, que je suis oublieuse ! Tu as désiré un dessin de tapisserie, pour chambre à coucher ; j'ai demandé ce dessin à l'Industrie parisienne ; je te l'ai envoyé sur la planche de septembre, et j'ai oublié de te dire que le fond doit se faire bleu-ciel, comme l'échantillon que tu m'as envoyé ! Peut-être as-tu réparé toi-même cet oubli... je le voudrais bien !

Pour les modes, je n'ai rien à te dire encore. Porte ce que tu portais l'hiver dernier. Nous n'aurons pas de changement dans la forme des robes. Les chapeaux seront appelés *Pamela*, ce qui veut dire qu'ils seront plus grands, se continuant derrière, partant, sans bavolet, et très-écartés des joues. Sans t'inquiéter du bavolet de ton vieux chapeau, pose tes brides à partir du fond, et si tu n'as pas de cheveux frisés à l'anglaise, ajoute, des deux côtés du dessous de ta passe, un tour de tête en tulle, ou des nœuds de ruban, pour remplir le vide qui va se trouver entre tes joues et ton chapeau. Tu auras tes gravures de modes en novembre, ainsi que tes vêtements d'hiver.

A présent, je vais t'expliquer notre rébus : La rivière d'Ille qui se jette dans la Vilaine, près Nantes — un nid — un A — un cœur — un E — une malle — une pendule — une anse — un monde.

Explication : *Il n'y a qu'heur et malheur en ce monde.*

Adieu, ma bien aimée ; je crois que, grâce à nos rébus, nous pourrions bientôt lire les hiéroglyphes des Égyptiens.

Sphémérides.

14 octobre 1660, mort de Scarron, écrivain français.

Scarron n'est pas seulement célèbre parce qu'il fut le mari de mademoiselle d'Aubigné (1); il avait une valeur intrinsèque, indépendamment de sa femme, et lors même qu'elle ne l'eût pas porté, le nom de l'auteur du *Roman Comique* n'aurait pas été oublié. Scarron fut peut-être l'homme de son temps qui souffrit le plus, et qui, cependant, rit le plus et fit le plus rire les autres : ce contraste perpétuel entre son humeur et sa position répand quelque intérêt sur sa vie douloureuse et bouffonne.

Une femme, que le père de Scarron, conseiller au parlement de Paris, avait épousée en secondes noces, après avoir chassé son beau-fils de la maison paternelle et lui avoir fait prendre le petit collet, lui enleva sa fortune par un procès que lui fit perdre la plaidoirie qu'il avait rendue burlesque.

Réduit à la misère, accablé d'infirmités, en expiation des erreurs de sa jeunesse, perclus de tous ses membres par suite d'une farce de carnaval, et conservant néanmoins une imperturbable et philosophique gaieté, il en usa pour se consoler et pour gagner de quoi vivre. Des comédies burlesques, qu'il s'amusait à composer et que le public s'amusait à entendre, des dédicaces à sa levette, quand il avait la bourse garnie, ou à des sots qu'il *monseigneurisait*, quand il se trouvait sans argent ; sa conversation joyeuse et pétillante de saillies et de bons mots, le mirent à la mode, et firent affluer chez lui nobles et financiers qui allaient alors se frottant partout à l'esprit, dont ils espéraient s'enduire comme d'un vernis. Scarron prétendait bien ne pas les distraire gratis, et il leur décochait quand il était dans le besoin, c'est-à-dire tous les jours, des morceaux de prose et de poésie

qui étaient autant de lettres de change. Le burlesque et le facétieux, dont il faisait profession dans ses écrits et dans sa vie, ont avili sa plume et son caractère. Cependant il faut lui tenir compte des douleurs qu'il avait à oublier ; il n'eût été que plaisant, peut-être, s'il eût moins souffert. L'ardeur avec laquelle il poursuivait les gratifications et l'impudence servile de ses flatteries l'ont aussi fait accuser de bassesse, et on a dit, par une cruelle allusion à ses infirmités, qu'il mendiait avec toute la bassesse d'un cul-de-jatte. En approfondissant, au contraire, on trouve une sorte de dédain railleur et de hauteur philosophique dans l'exagération même des louanges qu'il prodiguait à des gens assez riches et assez sots pour le prendre à la lettre, et pour payer grassement les coups d'encensoir qui leur cassaient le nez. D'ailleurs, et lors même que quelques actes de sa vie, surtout les circonstances de son mariage avec mademoiselle d'Aubigné, ne révéleraient pas en lui une âme noble et délicate, son courage stoïque contre la douleur serait l'indice assuré d'une certaine grandeur morale. Il mourut comme il avait vécu... en riant. Dans les moments de liberté que laissait à sa langue un hoquet qui précéda sa mort, il s'écria : « Si j'en reviens, quelle belle satire je ferai contre le hoquet ! » Son épitaphe, qu'il composa lui-même, inspire des sentiments de compassion et d'indulgence.

Celui qu'ici maintenant dort
Fit plus de pitié que d'envie,
Et souffrit mille fois la mort
Avant que de perdre la vie.
Passant, ne fais ici de bruit,
Et garde bien qu'il ne s'éveille,
Car voici la première nuit
Que le pauvre Scarron sommeille !

Nous avons nommé le seul ouvrage de Scarron qui mérite de l'être, le *Roman Comique*, dont le style est plus remarquable encore que la conception. Ses comédies, ses poésies, ses nouvelles donnent gain de cause à Boileau, qui en a fait bonne justice.

(1) Qui fut depuis madame de Maintenon.

Mosaïque.

UN JOUET DE GÉANTS.

LÉGENDE ALSACIENNE.

Les chevaliers qui habitaient là-bas, le château de Nideck, sur la montagne d'où s'élancent les eaux de la Brusche, étaient autrefois d'énormes géants.

Un jour, la fille d'un de ces seigneurs descend dans la vallée, et s'y promène pour voir ce qui s'y passe. Elle arrive jusqu'aux environs d'Haslach. Sur la lisière de la forêt, des paysans étaient alors occupés à labourer leurs champs. Frappée d'étonnement, elle s'arrête d'abord quelque temps à contempler la charrue, les chevaux, les laboureurs, toutes choses qui lui sont inconnues. « Oh ! s'écrie-t-elle enfin en s'approchant, je vais emporter tout cela avec moi ! » Aussitôt elle s'agenouille, tend son tablier, passe la main sur le sol, ramasse le tout ensemble et le met dans son tablier.

Puis, elle court tout joyeuse au logis, franchissant d'un bond les rochers et les bois sur la pente la plus rude de la montagne ; là où un homme ne gravit qu'avec peine, elle fait un pas... et elle est au sommet.

Le chevalier était justement assis à sa table, lorsqu'elle entra. « Eh ! que portes-tu donc là, ma fille ? lui dit-il ; la joie étincelle dans tes yeux. Déploie ton tablier, que je voie ce qui grouille de la sorte. — Ah ! mon père, un jouet charmant ! Jamais, non, jamais de ma vie je n'ai rien vu de si joli ! » Puis, de son tablier, elle tire hommes, bêtes et charrue, tourne tout à l'entour, examine, rit et bat des mains dans le ravissement de sa joie.

Mais le père dit alors en souriant : « Mon

enfant, ceci n'est point un jouet. Tu as fait là un beau chef-d'œuvre ! Va bien vite reporter cela dans la vallée. » La jeune fille se met à pleurer.

« Pour moi, reprend le chevalier d'un air grave, ces hommes, quelque petits qu'ils soient, ne sont pas des jouets. Allons, point de mumure ; rentre doucement tout cela dans ton tablier, et le dépose où tu l'as pris : c'est le paysan qui nous donne de quoi vivre. Lorsqu'il ne laboure pas sa terre, nous autres, géants, nous avons la huche et l'escarcelle vides sur notre nid de Rochers (1). »

Feu AUGUSTE DUMONCHAU.

(Traduit du patois alsacien.)

Le Vésuve offre en ce moment une singularité. L'action du feu et des explosions avait creusé le cratère de manière à présenter aux curieux, placés sur le bord extérieur, une sorte de cône renversé, du centre duquel s'élevait la lave embrasée. Il paraît que les éruptions dernières, à force de déposer la lave autour de cette ouverture, l'ont tellement remplie, qu'il ne restera bientôt plus de vide, et si cela continue, il serait possible de voir un beau matin le Vésuve se recoiffer de ce chapeau qui, au siècle dernier, sauta en l'air, à la grande épouvante des populations voisines.

(1) Ce récit naïf charme, depuis plusieurs siècles, les loisirs de la veillée chez les bûcherons des Vosges, petits-fils de ces énergiques paysans d'Alsace qui, au moyen âge, firent si souvent la guerre aux habitants des nobles manoirs. MM. Chamisso, Arthur de Nordstein et plusieurs autres poètes allemands se sont plu à le traduire dans leurs vers.

i as
vite
une

l'un
u'ils
oint
cela
l'as
e de
s sa
as la
d de

)

sin-
ions
nter
eur,
du-
rait
dé-
re ,
tera
ue ,
n le
au
nde

eurs
che-
ques
t si
ma-
n et
lu à



Dessiné par L. Levert.

Gravé par Danoors.

Journal des Demoiselles.

13^e année.

Ayuntamiento de Madrid

N^o XI.